

LA DIMENSION CONTEMPLATIVE DE NOTRE *FORME DE VIE*

Par Sr Maria Maddalena TERZONI, osc.
Dans *Forma Sororum* 4/2010, pp.219-238.

(Traduction Sr Aimée du Christ Jésus (Monastère de Nantes – France)

Première partie

La vie contemplative est un chemin de sagesse où le Seigneur nous guide jusqu'à saisir le sens profond des choses. Et saisir que lui-même n'est pas seulement en-dehors de nous, mais aussi au plus profond de nous et au-delà de nous.

La *Sagesse* dans l'Ancien Testament est un long apprentissage de cette relation avec Dieu qui est expérimenté quotidiennement dans le dialogue avec la réalité, les événements, le monde. Une qualité de la vie humaine qui nous permet d'avoir une relation valable et positive avec la réalité.

Le don particulier de l'homme est justement cette capacité de relation avec le monde jusqu'à devenir spécialiste dans la valorisation de la vie. Les premiers chapitres du livre de la *Genèse* nous disent qu'il a été donné à l'homme le devoir de nommer les choses, c'est-à-dire de donner à chaque créature sa valeur, de l'appeler, de lui conférer l'unicité, de la reconnaître, de la définir dans ses limites.

Cela est aussi jouir de la vie. Le contemplatif est par excellence un homme, une femme, capable de jouir de la vie parce qu'il est capable de donner aux choses leur valeur, parce qu'il sait saisir la beauté des créatures, parce qu'il est capable de demeurer dans ses limites sans renoncer à l'espérance qui est toujours un regard vers l'au-delà, un au-delà possible. Le contemplatif est capable de joie, d'une joie pure et profonde qui donne la lumière à son regard.

La contemplation n'est pas un regard vers Dieu dans le but de pouvoir le voir dans la plus grande pureté possible, de faire abstraction de notre relation avec le monde, qui serait donc en même temps une séparation maximale d'avec le monde. Nous comprenons bien que cela n'est pas la volonté du Dieu d'Abraham, le Père de Jésus Christ. Ce Dieu qui n'a rien à faire avec la réalité du monde n'est pas notre Dieu !

La contemplation est une *rencontre* forte et brûlante avec le Dieu qui se révèle dans l'espace du monde et de l'histoire, avec le Dieu qui cherche l'homme, et qui ne le cherche pas en général, mais qui me cherche, te cherche, cherche chacun, en particulier, dans l'histoire, car c'est une relation avec un je qui ne peut pas se répéter ni se remplacer (et Lui le sait).

Certes, la réalité est complexe, il y a des problèmes, des contradictions, de l'obscurité, les éléments qui à première vue semblent étrangers à cette relation... grains de sable et zizanies. Peut-être que le Seigneur Jésus, ce jour-là, invite justement ses disciples à une expérience de sagesse face à toutes ces contradictions de la réalité et du cœur humain, et que le demeurer avec Lui met en évidence avec une plus grande force encore.

Mais pourquoi ? Pourquoi ces contradictions ? Si Dieu nous cherche et que nous le cherchons, pourquoi est-ce si difficile de se voir ? J'utilise le terme « se voir », mais je veux immédiatement ajouter, peut-être un peu aussi de façon franciscaine, « se toucher »... Parce que la relation vivante avec Dieu est aussi une question de contact. Ils l'avaient bien compris, aux temps de Jésus, lorsque toucher l'humanité bénie de Jésus – saint Jean nous le répète dans ses lettres – constituait l'origine de l'annonce. François et Claire l'avaient bien compris. Il suffisait à François de prononcer « l'Enfant de Bethléem »... Celano nous le raconte : « Souvent aussi, alors qu'il voulait nommer le Christ « Jésus », brûlant d'un amour excessif, il l'appelait « l'enfant de Bethléem et, en disant « Bethléem » à la façon d'une brebis bêlante, il emplissait toute sa bouche du mot, mais plus encore d'un sentiment de douceur. Même ses lèvres, quand il nommait « l'enfant de Bethléem » ou « Jésus », il les léchait de la langue, goûtant sur son heureux palais et déglutissant la douceur de ce mot. » (1C86)

Et Claire, nous raconte Benvenuta de Pérouse (2^e témoin), « communiait souvent au saint Sacrement du Corps de notre Seigneur Jésus-Christ, avec tant de dévotion et de crainte, qu'en le recevant elle était toute tremblante ».

Une connaissance réelle, avec le Seigneur Vivant, qui te fait te lécher les lèvres et trembler de tout ton corps, une relation vivante, qui implique, qui nous fait bouger tout entier. C'est cela la vocation contemplative.

Deux mots : désir et beauté. Je prends ces deux mots comme points d'appui de notre forme de vie contemplative, mais aussi de notre belle spiritualité franciscaine qui est marquée par une capacité de se passionner pour la réalité, justement parce qu'elle ne la « possède » pas, qu'elle nous enseigne à rester dans les limites de l'incarnation en y rencontrant Dieu, qui a les yeux pour voir la beauté et le cœur et pour en jouir.

Désir et *beauté* sont deux mots qui sont l'un en face de l'autre, comme se réfléchissant réciproquement et comme s'attirant réciproquement : la beauté voit le désir et le désir voit la beauté, la beauté provoque le désir et le désir cherche la beauté, ils sont comme deux versants d'une vallée, les deux pôles d'un aimant, peut-être aussi les raisons de certaines de nos souffrances.

Je voudrais repérer les lieux de notre *Forme de vie* dans lesquels la rencontre entre désir et beauté, *de fait*, se fait, avec ses contradictions certes, mais qui se fait quand même. C'est seulement en nous connaissant en relation avec la réalité que nous vivons en ayant une réelle expérience de Dieu.

J'aimerais commencer notre chemin par la lecture d'un texte extrait de *Miguel Mañara*, de O. Milosz :

« L'amour et la précipitation ne vont pas ensemble.

C'est à la patience que l'on mesure l'amour.

Un pas égal et sûr : c'est l'allure de l'amour.

Patience. La vie est longue ici.

Il faut une enfance et une éducation,

une jeunesse et un enseignement,

une maturité curieuse du juste poids des choses

et une lente vieillesse amoureuse de la tombe.

La vie est longue ici.

Il faut ruminer une mauvaise herbe avec la mâchoire d'un animal

qui a devant lui une belle prairie durant de longues, longues heures d'été.

Et il faut parler à l'Eternité

avec des syllabes précieuses et claires, même de nuit,

quand son amour prend à la gorge.

Il faut que la prière soit jeûne avant d'être banquet,

et nudité du cœur avant d'être manteau du ciel bourdonnant de monde.

Il viendra peut-être un jour

où Dieu te permettra d'entrer brutalement, comme une hache,

dans la chair de l'arbre, dans la nuit de l'eau, dans le cœur du métal.

Et ce jour-là, tu sauras de quelle chair est fait le monde.

L'homme a crié un nombre infini de fois, non prosterné,

mais debout devant le Seigneur ! soufflant tout son amour en pleine face,

et le Seigneur riait parce que les Anges avaient peur.

Tout cela peut bien venir un jour.

Mais il faut commencer par le début : c'est cela l'essentiel.

Mordre la poussière et aboyer : Seigneur, Seigneur, Seigneur !

La vie est longue ici.

Tu chanteras humblement avec le livre des pauvres en esprit. Et tu attendras »¹.

C'est à la patience que se mesure l'amour. Le désir, l'amour, révèle seulement dans le temps la qualité dont il est fait. Il se montre dans sa capacité à rester avec constance face à la différence de l'autre, dans l'attitude durable qui permet à l'autre d'être différent de ce que nous attendions, de toujours nous surprendre. Il se montre dans la capacité à attendre que l'autre réponde, comme et quand il désire le faire. Il se montre en maintenant vivant le désir qui prend à la gorge, surtout quand il fait noir et que l'expérience de nos limites se fait plus évidente, nous brûle de l'intérieur, en même temps que demeure en nous une intime certitude qu'il y a quelqu'un qui répondra, un jour.

¹ O. V. MILOSZ, *Miguel Mañara*, Milano 1977, 50-51.

D'où naît en nous le désir de Dieu ? Nous cherchons à nous rappeler d'où est partie notre recherche. Dieu ne nous a pas attiré parce qu'il est fort, parce qu'il est sage, parce que nous l'avons vénéré, peut-être adoré, respecté pour cela, mais nous n'avons pas tout abandonné parce qu'il était juste de le faire ou parce que nous l'entendions comme un devoir...

Notre recherche est partie d'une belle entrevue, qui nous a rejointe et surprise presque à l'improviste, peut-être dans des choses que nous avons sous les yeux depuis des années, ou bien par des personnes qui nous ont informé d'autre chose, d'un trésor qu'ils avaient trouvé. Le trésor caché dans le champ du monde, dirait Claire. « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » dit Jésus dans l'Évangile de *Matthieu* (6,21).

C'est la belle vie du Christ qui nous a attirée et qui nous a fait « sortir ».

Notre vie a commencé par une recherche qui nous a mise en mouvement. Nous sommes sorties, en un exode de beaucoup de choses, de nous-mêmes (il y a un moment sur le chemin initial où tu t'arrêtes, tu te regardes et tu ne te reconnais plus...), un exode pour chercher, attirée par quelque chose de plus fort que ce qui était en nous, avec la joie de sentir une promesse de bonheur, une réponse à notre désir profond. Un Dieu qui ne fait pas fleurir l'humain, notre humanité, notre être femme, ne nous intéresse pas, c'est un Dieu impliqué et impliquant qui nous a attirées. Le désir que nous avons à l'intérieur a été mis en mouvement, comme réveillé dans toute sa force par une beauté qui s'est fait deviner, qui s'est approchée, qui s'est faite entendre, d'une certaine façon. Elle s'est faite *entendre*, je n'utilise pas cette expression par hasard, parce que la rencontre est passée concrètement à travers des rencontres, des silences, des expériences qui ont touché nos sens. Choses qui ont évoqué, c'est-à-dire « appelé dehors », un désir plus fort que les autres, *le* désir du cœur. Une vocation qui a été évocation, qui a correspondu à ce qui profondément nous habitait, et – nous l'avons entendue – depuis toujours. C'est pour cela que nous avons répondu.

Désirer

« Il le mena dehors et lui dit : "Contemple donc le ciel, compte les étoiles si tu peux les compter." Puis il lui dit : "Telle sera ta descendance." Abram eut foi dans le Seigneur, et pour cela le Seigneur le considéra comme juste » (Gn 15,5-6).

Le regard d'Abraham sur le ciel étoilé... le Seigneur le fait sortir et évoque sa capacité de désirer jusqu'au bout, il évoque son désir profond d'être fécond de vie. Le cœur de l'homme vient des étoiles, il s'en est éloigné et désire y retourner avec nostalgie ; même s'il possédait la terre entière, il ne serait pas satisfait. Il manquerait les étoiles dans le cœur de l'homme, parce qu'il est pétri de ciel. Désirer est quelque chose qui a à voir avec le ciel. Désirer est la capacité humaine à travers laquelle il est possible de s'ouvrir à Dieu. Voilà ce que dit Pirandello : « Souvent, ma grandeur consiste à me sentir infiniment petit : mais la terre aussi est petite pour moi, et au-delà des monts, au-delà des mers, je cherche pour moi quelque chose qui doit nécessairement exister, sinon je ne m'expliquerai pas cette mystérieuse anxiété qui me tient et qui me fait soupirer après les étoiles »².

Le mot *désir* est présent dans toutes les langues néo-latines. C'est une expérience humaine. Augustin dit que ce qui caractérise l'homme n'est pas tant la raison mais la capacité de désirer. Lui, qui était expert en passions, et qui les avait tellement expérimenté que cela l'avait conduit à Dieu, a fortement lutté contre tous ceux qui voulaient effacer les passions pour pouvoir atteindre la tranquillité de l'âme.

De fait, nos passions nous disent que nous sommes inachevés en nous-mêmes et projetés au-dehors de nous, à la recherche de cet achèvement que le cœur, justement, désire.

L'enfer est justement le lieu du *dés-astre* (absence d'étoiles) : Dante l'appelle "air sans étoiles". L'enfer, c'est quand ton cœur ne bat pas au rythme de la profondeur de son désir, selon cette profondeur que Dieu lui a donné comme prérogative unique. L'homme, après le péché originel, est comme s'il avait consenti à se contenter de peu, à ne pas désirer selon la grandeur de son cœur. Il a comme une peur de ne pas être vraiment heureux, heureux jusqu'au bout, et substitue le bonheur en étant immédiatement content. Les hommes ont tendance à réduire et à rapetisser leur propre désir de bonheur. Il vaut mieux s'arrêter avant. Il vaut mieux tendre la main et prendre ce que je peux, tout de suite. Le récit du péché originel, vu dans cette optique, est très éloquent, là où le vrai désir (être comme Dieu) est réduit à une transgression, au désir de faire une méchanceté à Dieu. Si nous perdons cette capacité à désirer de grandes choses, nous devenons

² L. PIRANDELLO, *Dialoghi tra il Gran Me e il piccolo me*, 1897.

faciles à tromper, nous nous contentons de peu par peur de souffrir du manque que l'on vit lorsqu'on est dans l'attente du tout.

Et pourtant, Dieu nous a fait avec ce cœur qui désire battre jusqu'au fond, jusqu'au bout, qui désire être heureux, entièrement et toujours, dans sa totalité. Et cela à un tel point que ce ne serait pas le même chose pour nous si ce désir ne se réalisait pas, si nous étions trompés par quelqu'un qui nous promettait de le réaliser et qui ensuite ne maintiendrait pas sa promesse. Et nous aurions raison de nous mettre en colère!

Même le Catéchisme de l'Eglise Catholique parle de cela: « Le terme de "passions" appartient au patrimoine chrétien. Les sentiments ou passions désignent les émotions ou mouvements de la sensibilité, qui inclinent à agir ou à ne pas agir en vue de ce qui est ressenti ou imaginé comme bon ou comme mauvais. Les passions sont les composantes naturelles du psychisme humain, elles forment le lieu de passage et assurent le lien entre la vie sensible et la vie de l'esprit. Notre Seigneur désigne le cœur de l'homme comme la source d'où jaillit le mouvement des passions (cf. *Mc 7,21*). Les passions sont nombreuses. La passion la plus fondamentale est l'amour provoqué par l'attrait du bien » (*Catéchisme de l'Eglise Catholique 1763-1765*).

L'amour provoqué par l'attrait du bien... C'est cela le battement profond du cœur.

Notre spiritualité valorise beaucoup cet aspect, l'élément d'une humanité qui s'implique dans le rapport avec Dieu de façon passionnée: François, Claire, nos saints le montrent bien.

Le désir concentre et implique la personne toute entière, affects, intelligence, créativité... le désir *connaît* (intellectuellement et affectivement, ce bien est beau/bon/vrai) et *reconnaît* (ce bien est important pour moi, ma vie ne serait pas la même sans), attire et permet d'agir de façon continue, nous permet d'affronter les risques et les renoncements, de surmonter les obstacles, de faire des sacrifices, d'essayer différents chemins, de jouer notre liberté, de choisir³.

Le désir est le plus puissant moteur de recherche que le Seigneur ait activé dans le cœur de l'homme ! Quand un désir vrai émerge, cela te change la vie, évidemment, parce qu'il devient la clé de lecture de tout, il devient le moteur de tout. Celui qui désire à fond mûrit et maintient vivante l'ouverture à la vie, à la réalité, sa capacité d'écoute, sa capacité d'aimer, sa capacité de changer: il saura tenir dans les difficultés, porter les fatigues, il étudiera toujours de nouvelles stratégies pour pouvoir atteindre le but. Il est impossible de persévérer sans un vrai désir initial qui est maintenu vivant.

Le désir qui vient à nous est mis à l'épreuve (c'est ce que François a fait avec Claire) parce qu'il est important que la personne le voit. Je me demande dans quelle mesure nous sommes capables d'évoquer et d'éduquer le désir de celui qui vient dans notre vie. Pour l'éduquer, il faut lui faire sentir un manque...

Bien sûr, saisir le désir dans sa profondeur n'est pas une chose immédiate. Il y a une difficulté à vivre, à l'intérieur de nous il y a comme des résistances à être vraiment heureux jusqu'au fond, avec tout nous-mêmes. *Etre entière* (le plus possible, on le comprend) est difficile, difficile de s'impliquer entièrement, d'aller à l'intérieur de nous et de reprendre en main ce cœur qui désire le vrai, qui désire le beau, qui désire le bonheur, qui désire Dieu. Nous devons continuellement reparcourir et purifier notre cœur de tous ses faux désirs, surtout du petit supplément inachevé, et avoir le courage de désirer jusqu'au bout, de sentir l'attente, le vide de l'attente, la solitude de l'attente... le courage de rester dans l'insatisfaction, celle qui est bonne, celle qui est inquiétude qui nous porte toujours un peu plus loin, à chercher au-delà, à y être encore plus.

« Sans désir, la volonté perd sa lymphe vitale, et tend à s'épuiser dans l'autocontradiction. Une personne peut très bien vouloir avec force quelque chose ou un idéal, mais s'il n'existe pas le désir pour cela, sa capacité à persévérer vacille, car ce qui n'attire pas ne peut pas devenir le but stable d'une vie [...].Le désir apporte à la volonté chaleur, contenu, imagination, jeu d'enfants, fraîcheur et richesse. La volonté de l'autodirection, la maturité dans le désir [...]. La volonté protège le désir, lui permettant de continuer sans courir de risques excessifs. La volonté sans désir génère froideur, désir sans volonté, génère un adulte resté enfant »⁴.

La Bible décrit le cœur endurci comme un cœur gras, couvert de poussière, qui est entravé, qui ne peut plus battre à fond, totalement. L'homme impie, immoral, est un homme au cœur gras, endurci, c'est un homme cynique, un homme qui a renoncé au ciel, c'est un homme dés-espéré, sans espérance, c'est un homme qui a déjà décidé qu'il n'existe pas un autre sens, qui vole le peu qu'il peut car le tout ne sera jamais à lui. La dynamique du péché originel.

³ A ce sujet, voir G. CUCCI, *La forza nella debolezza*, pp.21-51.

⁴ Cf. A. CENCINI, *Il mondo dei desideri*, pp.10-20.

Celui qui désire jusqu'au bout nous montre la beauté de l'homme. Parmi les innombrables exemples que nous pourrions donner (avant de parler de François et de Claire), j'aime bien en rappeler quelques-uns.

Le premier est celui de Moïse, décrit au chapitre 33 du livre de l'*Exode*:

« Moïse dit au Seigneur: "Vois! Tu me dis toi-même: 'Fais monter ce peuple', mais tu ne m'as pas fait connaître celui que tu enverras avec moi. Pourtant, c'est toi qui avais dit: 'Je te connais par ton nom', et aussi: 'Tu as trouvé grâce à mes yeux'. Et maintenant, si vraiment j'ai trouvé grâce à tes yeux, fais-moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai" [...]. Le Seigneur dit à Moïse: 'Ce que tu viens de dire, je le ferai aussi, car tu as trouvé grâce à mes yeux et je te connais par ton nom'. Moïse dit: 'Fais-moi donc voir ta gloire' » (*Ex 33,12-12.17-18*).

A ce désir, Dieu répond, il ne s'efface pas, il vient à la rencontre de Moïse qui le cherche, mais le temps lui-même lui fait comprendre que ce désir n'a sa dimension d'apaisement qu'au prix de la vie. C'est seulement en perdant sa vie qu'on l'assouvit: « Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne saurait me voir et vivre » (*Ex 33,20*).

Jésus a changé cela. Voilà ce que dit St Irénée de Lyon: « "Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu"; toutefois, dans sa grandeur et dans sa gloire merveilleuse, "l'homme ne saurait voir Dieu et vivre". Le Père, de fait, est incompréhensible; mais dans son amour, dans sa bonté envers les hommes, et dans sa toute-puissance, il en est venu à accorder à ceux qui l'aiment le privilège de voir Dieu [...] car "ce qui est impossible aux hommes, cela est possible à Dieu" »⁵.

Je voudrais simplement rappeler que cette béatitude est commentée de la façon suivante par François, dans l'*Admonition 16*: « Bienheureux les cœurs purs, car ceux-là verront Dieu. Vraiment au cœur pur sont ceux qui méprisent les choses terrestres, cherchent les choses célestes et, avec un cœur et un esprit purs, ne cessent jamais d'adorer et de voir le Seigneur Dieu vivant et vrai ».

Ils *cherchent les choses célestes...* le cœur qui cherche le ciel... *ne cessent jamais...* un désir toujours vivant, les yeux toujours ouverts...

Le deuxième exemple est celui de Jésus, qui nous touche, le Jeudi Saint, dans cette antienne du *Benedictus*, aux Laudes: « *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum*, J'ai tellement désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! » (*Lc 22,14*).

Le cœur de Jésus désire et le fait ardemment, et nous le confie dans ce contexte si particulier. Et l'Eglise nous fait chanter ce désir du cœur du Seigneur le matin du Jeudi Saint, et nous entrons ainsi par cette porte dans le triduum: la Passion toute entière part de ce désir.

Le troisième exemple est celui d'Ignace d'Antioche, ce géant du désir:

« Les charmes du monde et les royaumes de cette terre ne me servent à rien. Pour moi, il est plus beau de mourir en Jésus Christ que de régner jusqu'aux extrémités de la terre. Je cherche celui qui est mort pour nous, je veux celui qui est ressuscité pour nous. [...]. Le prince de ce monde veut m'éloigner et détruire mon aspiration à Dieu. [...] Je vous écris que je désire mourir. Chacun de mes désirs terrestres est crucifié et il n'y a pas en moi un feu matériel. Une eau vive me parle à l'intérieur et me dit: viens au Père »⁶.

Un cœur capable d'entendre le désir de l'Esprit: *Abba!*

Les saints ont tous nourri une très grande capacité à désirer! Ils ont un cœur qui bat en profondeur.

Un désir embrouillé

Le Catéchisme de l'Eglise Catholique dit ceci: « "Je veux voir Dieu". Le désir du bonheur véritable dégage l'homme de l'attachement immodéré aux biens de ce monde, pour s'accomplir dans la vision et la béatitude de Dieu. "La promesse de voir Dieu dépasse toute béatitude. Dans l'Écriture, voir c'est posséder. Celui qui voit Dieu a obtenu tous les biens que l'on peut concevoir" [S. Grégoire de Nysse, beat.6] » (*CCC 2548*).

La Parole de Dieu raconte avec précision la dégénérescence du désir. Paul distingue les « désirs de la chair », qui « mènent à la mort » (cf. *Rm 8,6*), des « désirs de l'Esprit », dont les fruits sont « amour, joie,

⁵ IRENEE DE LYON, *Adversus haereses*, 4, 20, 5.

⁶ IGNACE D'ANTIOCHE, *Ai romani*, Ufficio delle Letture del martedì della X settimana T.O.

paix, magnanimité, bienveillance, bonté, fidélité, douceur, maîtrise de soi » (*Ga* 5,22). Les péchés capitaux sont donc le fruit de cette capacité à désirer qui s'est comme embrouillée avec le péché originel.

Par le péché originel, notre désir est confus. Une des œuvres du malin est justement de confondre la capacité à désirer : on ne comprend plus quel est le vrai désir qui est embrouillé avec l'illusion, et l'illusion devient plus réelle que la réalité. Le désir vrai d'« être comme Dieu », est embrouillé avec celui de prendre et de manger le fruit de l'arbre, mais, en fait, il s'agit seulement d'une illusion. Faire illusion est le propre typique du malin, alors que Dieu ne le fait pas, il ne joue pas avec notre désir. Il le prend extrêmement au sérieux.

Le schéma de la tentation est presque toujours le même : quelque chose qui attire et qui fait illusion de pouvoir être pleinement heureux, action pour posséder cette chose, et assujettissement progressif à celle-ci qui nous enlève la liberté.

Le but du malin est d'agir pour contenter le cœur de l'homme avec de petites choses... d'avoir tout de suite ; il y a une certaine hâte dans le péché... cela nous raccourcit terriblement, ne nous fait pas respirer en profondeur, rend notre existence comme un souffle court, un essoufflement... il l'asservit dans une avidité inquiète qui fouille partout en recherche de satisfactions, mais qui ne satisfait jamais jusqu'au bout.

Le Catéchisme parle souvent de ce raccourcissement, il en rapporte seulement un petit nombre, qui me semblent parler un peu de François :

« "Maintenant, sans loi, la justice de Dieu s'est manifestée, attestée par la Loi et les Prophètes, justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ à l'adresse de tous ceux qui croient" (*Rm* 3,21-22). Dès lors les fidèles du Christ "ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises" (*Ga* 5,24) ; ils sont conduits par l'Esprit [cf. *Rm* 8,14) et suivent les désirs de l'Esprit [cf. *Rm* 8,27].

Jésus enjoint à ses disciples de Le préférer à tout et à tous et leur propose de donner "congé à tous leurs biens" (*Lc* 14, 33) à cause de Lui et de l'Évangile [cf. *Mc* 8,35]. Peu avant sa passion, Il leur a donné en exemple la pauvre veuve de Jérusalem qui, de son indigence, a donné tout ce qu'elle avait pour vivre [Cf. *Lc* 21,4]. Le précepte du détachement des richesses est obligatoire pour entrer dans le Royaume des cieux.

Tous les fidèles du Christ ont "à régler comme il faut leurs affections pour que l'usage des choses du monde et un attachement aux richesses contraire à l'esprit de pauvreté évangélique ne les détourne pas de poursuivre la perfection de la charité" [*LG* 42].

"Bienheureux les pauvres en esprit" (*Mt* 5,3). Les béatitudes révèlent un ordre de félicité et de grâce, de beauté et de paix. Jésus célèbre la joie des pauvres, à qui est déjà le Royaume [Cf. *Lc* 6,20] : "Le Verbe appelle 'pauvreté dans l'esprit' l'humilité volontaire d'un esprit humain et son renoncement ; et l'apôtre nous donne en exemple la pauvreté de Dieu quand il dit : 'Il s'est fait pauvre pour nous (2 *Co* 8,9)" [*Grégoire de Nysse*, beat.1]

Le Seigneur se lamente sur les riches, parce qu'ils trouvent dans la profusion des biens leur consolation (*Lc* 6,24). "L'orgueilleux cherche la puissance terrestre, tandis que le pauvre en esprit recherche le Royaume des Cieux [*S. Augustin*, serm. Dom. 1,1, 3]. L'abandon à la Providence du Père du Ciel libère de l'inquiétude du lendemain [Cf. *Mt* 6,25-34]. La confiance en Dieu dispose à la béatitude des pauvres. Ils verront Dieu » (*CCC* 2543-2547)⁷.

Libérer le cœur, lui redonner la capacité de battre en profondeur, comporte toujours une lutte, un labeur, et aussi de se remettre à Dieu dans la foi.

François et Claire

⁷ Et aussi *CCC* 2549-2550 : « Il reste au peuple saint à lutter, avec la grâce d'en haut, pour obtenir les biens que Dieu promet. Pour posséder et contempler Dieu, les fidèles du Christ mortifient leurs convoitises et ils l'emportent, avec la grâce de Dieu, sur les séductions de la jouissance et de la puissance. Sur ce chemin de la perfection, l'Esprit et l'Épouse [cf. *Ap* 22,17] appellent qui les entend à la communion parfaite avec Dieu : "Là sera la véritable gloire ; personne n'y sera loué par erreur ou par flatterie ; les vrais honneurs ne seront ni refusés à ceux qui les méritent, ni accordés aux indignes ; d'ailleurs nul indigne n'y prétendra, là où ne seront admis que ceux qui sont dignes. Là régnera la véritable paix où nul n'éprouvera d'opposition ni de soi-même ni des autres. De la vertu, Dieu Lui-même sera la récompense, Lui qui a donné la vertu et S'est promis Lui-même à elle comme la récompense la meilleure et la plus grande qui puisse exister : 'Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple' (*Lv* 26,12)... C'est aussi le sens des mots de l'apôtre : 'Pour que Dieu soit tout en tous' (*I Co* 15,28). Il sera Lui-même la fin de nos désirs, Lui que nous contemplerons sans fin, aimerons sans satiété, louerons sans lassitude. Et ce don, cette affection, cette occupation seront assurément, comme la vie éternelle, communs à tous" » [*St Augustin*, civ. 22,30].

Dans les écrits de François, on trouve 18 fois la référence explicite à ce thème, et 8 fois dans les écrits de Claire. Le thème du désir y est donc considérablement présent. Sans aucun doute, pour François, le désirable par excellence est le Seigneur : « Oh, comme il est saint et comme il est cher, bien plaisant, humble, pacifique, doux et aimable et par-dessus tout **désirable** d'avoir un tel frère et fils, qui posa son âme pour ses brebis » (2LFid 56).

Et, alors que le cœur de François s'émeut et s'attendrit à la pensée de l'incarnation du Seigneur Jésus qui l'a rendu notre frère, notre fils et notre rédempteur, il projette, pour ainsi dire, son cœur vers le haut, « au-dessus de toutes choses », pour rejoindre Dieu avec tout son désir : « [...] Père et Fils et Esprit Saint, Créateur de toutes choses, Sauveur de toutes choses, Sauveur de tous ceux qui croient et espèrent en lui et qui l'aiment, lui qui est sans commencement et sans fin, immuable, invisible, inénarrable, ineffable, incompréhensible, insondable, béni, louable, glorieux, exalté au-dessus de tout, sublime, élevé, suave, aimable, délectable, et tout entier par-dessus tout *désirable* dans les siècles des siècles. Amen » (1Reg 23,11).

Voyez comment il commence et comment il ne peut plus s'arrêter ! Les mots ne lui suffisent pas !

Tout entier... le désir totalisant qui unifie le cœur vers le tout et le toujours de Dieu.

Mais il y a un grand discernement important qui détermine la direction de la vie, et dont François, homme imprégné de la Parole, parle, et il s'agit justement de l'orientation fondamentale du cœur, ce dont la Bible ne cesse d'évoquer. Le cœur de l'homme peut s'orienter vers deux voies possibles et opposées : ou bien il ouvre son chemin à l'horizon libre de Dieu, ou bien il choisit de se soumettre au service du monde : « Quant à tous ceux qui ne sont pas dans la pénitence et qui ne reçoivent pas le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ, et qui s'adonnent aux vices et aux péchés, et qui marchent à la suite de la convoitise mauvaise et des désirs mauvais, et qui n'observent pas ce qu'ils ont promis, et qui servent corporellement le monde par les désirs charnels, les soucis et les préoccupations de ce siècle et les soucis de la vie [...] » (2LFid 63-65).

Ceci est le désir du diable (lui-aussi désire !) qui, pour François, est un occupant illégal qui crée la confusion dans le cœur et dans la mémoire : « Et gardons-nous bien de la malice et de la subtilité de Satan qui veut que l'homme ne tienne pas son esprit et son cœur tournés vers le Seigneur Dieu. En rôdant, il désire, sous prétexte de quelque rétribution ou de quelque aide, s'emparer du cœur de l'homme et étouffer dans sa mémoire la parole et les préceptes du Seigneur » (1Reg 22,19-20).

Une occupation du cœur qui essouffle la vie, qui rend la respiration courte, qui ne permet pas au cœur de battre selon la profondeur de son désir : une agitation de fond, une convoitise qui n'est pas le fruit d'une bonne tension, qui farfouille dans les choses du monde pour tenir le cœur tranquille *sous prétexte de quelque rétribution ou de quelque aide*. François, nous l'avons entendu, s'exprime ainsi : *curis huius vitae, curas huius saeculi* (Lc 21,34 ; cf. Mt 13,22). C'est Satan qui l'entretient et on peut la reconnaître à ses fruits qui sont les œuvres de la chair, et surtout une avidité du cœur qui fait passer le *un peu maintenant* avant le *tout pour toujours* : « J'avertis et j'exhorte dans le Seigneur Jésus-Christ : que les frères se gardent de tout orgueil, vaine gloire, envie, avarice, souci et préoccupation de ce siècle, critique et murmure » (2Reg 10,7). François indique des remèdes, dont le premier est, sans aucun doute, la pauvreté : « Dame sainte Pauvreté, que le Seigneur te sauve avec ta sœur, sainte Humilité. [...] Sainte Pauvreté confond toute cupidité et avarice et les soucis de ce siècle » (SalV 2.11).

Il est ensuite nécessaire de persévérer sur un chemin de conversion. C'est la condition de ceux qui vivent dans la pénitence et dont le « statut » est celui de la première partie de la *Lettre aux Fidèles* où, parmi les autres éléments de la vie chrétienne, recevoir le Corps et le Sang du Seigneur a une place très importante.

Les frères comme désir suprême et fondamental le désir de Dieu : « Ne **désirons** rien d'autre, ne veuillons rien d'autre, que rien d'autre ne nous plaise et ne nous délecte que notre Créateur et Rédempteur et Sauveur, le seul vrai Dieu, qui est plein bien, tout bien, tout le bien, le vrai et souverain bien, qui seul est bon, pieux, aimable, suave et doux, qui seul est saint, juste, vrai et droit, qui seul est bienveillant, innocent, pur, de qui et par qui et en qui est tout pardon, toute grâce, toute gloire de tous les pénitents, de tous les justes, de tous les bienheureux qui se réjouissent ensemble dans les cieux » (1Reg 23,9).

C'est le facteur essentiel qui unit tous les frères et les englobe, réalisant une unification dans une tension de désir qui est totalisant, que ce soit personnellement et communautairement : « Aimons tous, de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toute notre vertu et de toute notre force, de toute notre intelligence, de toutes nos énergies, de tout notre effort, de toute notre affection, de toutes nos

entrailles, de tous nos **désirs** et volontés, le Seigneur Dieu, qui nous a donné et qui nous donne à tous tout notre corps, toute notre âme et toute notre vie » (*1Reg 23,8*).

Tous, tout, parce que tout vient de Lui.

Je voudrais m'arrêter tout particulièrement sur ces versets du chapitre 10 de la *Règle bullée* qui sont aussi repris à la lettre dans le chapitre 10 de notre *Forme de vie* : « Mais qu'ils prêtent attention à ce qu'ils doivent par-dessus tout *désirer* avoir l'esprit du Seigneur et sa sainte opération, le prier toujours d'un cœur pur et avoir l'humilité, la patience dans la persécution et dans la maladie, et aimer ceux qui nous persécutent nous réprimandent et nous accusent, car le Seigneur dit : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Bienheureux ceux qui souffrent persécution à cause de la justice, car le Royaume des cieux est à eux. Mais qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauf » (*2Reg 10,8-12*).

Ce passage est construit de telle sorte à avoir une proposition principale qui est *qu'ils prêtent attention à ce qu'ils doivent par-dessus tout désirer*. Les subordonnées à cette proposition résultent ainsi comme une petite liste de désir à avoir « par-dessus tout », c'est-à-dire des désirs essentiels, qu'on ne saurait négliger, de la part des frères : avoir l'Esprit du Seigneur, et sa sainte opération, le prier toujours d'un cœur pur, avoir l'humilité, avoir la patience dans la persécution et dans la maladie, aimer ceux qui nous persécutent, nous réprimandent et nous accusent.

Ici, celui qui est décrit est prêt et vigilant dans un désir élevé. Il s'agit d'une personne attentive à l'Esprit du Seigneur qui habite⁸ en elle et qui, justement pour cela, est concrète⁹, vit une relation vivante avec le Seigneur en gardant les yeux ouverts à ce qu'Il est en train d'opérer (*le prier d'un cœur pur*, les purs de cœurs sont ceux qui ne cessent jamais de voir Dieu, nous dit l'*Adm 16*). C'est une personne humble et patiente, et qui demeure dans la vie en en assumant la limite subjective (humilité = vient de *humus*, la terre dont on est tiré) et objective (patiente qui est assumer la vie), qui fait de cette manière d'accepter la limite son style de vie (a une façon humble d'être en relation avec les personnes, et patiente avec les événements). C'est une personne capable d'un amour éprouvé, qui ne diminue pas si l'autre diminue, ni même si l'autre est un ennemi. C'est une personne capable de persévérer jusqu'au bout dans l'amour.

Il s'agit des traits de Jésus dans sa vie avec nous, dans son rapport avec le Père, dans sa façon d'assumer tout ce qui est humain, limité, dans son être dans les tribulations de la vie sans brader l'intention d'amour qui l'anime, jusqu'à la fin... Un « portrait » de Jésus...

Le désir élevé des frères, des sœurs, coïncide ici, dans ces versets de la *Règle*, avec le désir de l'Esprit qui est de nous façonner en Christ pauvre, humble et patient, tellement libre qu'il peut offrir sa vie pour que d'autres puissent vivre : le désir de l'Esprit est toujours fécond de vie. La fécondité qui engendre la vie est un bon critère pour discerner si notre désir est vrai ou s'il est encore sur le versant de l'égoïsme. Une capacité à désirer qui fait de l'espace pour engendrer la vie...

Et François devient très dur quand les frères n'empruntent pas ce chemin, quand ils ne vivent pas ce à quoi ils sont appelés, parce qu'ils ne montrent pas par leur vie la façon de se révéler de Dieu, de rencontrer l'homme, parce qu'ils ne vivent pas la vie comme Jésus l'a vécu, dans l'obéissance à la vie :

« Et je prie le frère malade de rendre grâces de tout au Créateur ; et que tel le Seigneur le veut, tel il **désire** être, bien portant ou malade. Mais s'il se trouble ou se met en colère soit contre Dieu soit contre les frères ou si, par hasard, il demande avec insistance des médecines, **désirant** par trop libérer une chair qui va bientôt mourir et qui est ennemie de l'âme, cela lui vient du mauvais, et il est charnel et il ne semble pas être des frères, parce qu'il chérit le corps plus que l'âme » (*1Reg 10,3-4*).

« Malheur à ce religieux qui a été élevé par les autres et par sa volonté refuse de descendre. Et bienheureux ce serviteur qui, élevé malgré sa volonté, **désire** toujours être sous les pieds des autres » (*Adm 19,3-4*).

« Et tenons nos corps dans l'opprobre et le mépris, car tous, par notre faute, nous sommes misérables et putrides, fétides, et des vers, comme dit le Seigneur par le Prophète : Moi, je suis un ver et non pas un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Jamais nous ne devons **désirer** être au-dessus des autres, mais nous devons plutôt être des serviteurs soumis à toute créature humaine à cause de Dieu » (*2LFid 46-47*).

⁸ Point fondamental pour François, duquel part tout l'agir chrétien.

⁹ Il n'y a rien de plus concret que l'Esprit Saint qui est présent dans la création, dans l'incarnation, dans les sacrements, qui ne nous rejoint pas dans nos rêves et ne nous conduira jamais ailleurs que dans la réalité.

Parce que, justement, « L'Esprit du Seigneur veut que la chair soit mortifiée et méprisée, vile et abjecte et infamante. Et il s'applique à l'humilité et à la patience, et à la pure simplicité et la vraie paix de l'esprit. Et toujours, par-dessus tout, il **désire** la crainte divine et la sagesse divine et l'amour divin du Père et du Fils et de l'Esprit Saint » (*IReg* 17,14-16).

Etre Jésus, vivre en pleine communion avec Lui : ce même désir, en Claire, est incontestable. Je reprends seulement le texte représentatif de la *deuxième Lettre à Agnès* : « Vois que pour toi il s'est fait méprisable et suis-le, en te faisant pour lui méprisable en ce monde. Très noble reine, regarde, considère, contemple, désirant imiter ton époux, le plus beau des fils des hommes, qui, pour ton salut, s'est fait le plus vil des hommes, méprisé, frappé et sur tout le corps flagellé de multiples façons, mourant dans les angoisses mêmes de la croix » (*2LAg* 19-20). *Imiter* est synonyme de *suivre*.

J'ai dit que Claire a le même désir que François, mais il y a une différence, ou plutôt, un aspect plus évident chez Claire, qui a mûri dans une vie non seulement plus longue en terme de temps, mais aussi dans une façon de vivre différente, qui crée des relations fraternelles beaucoup plus étroites : tout le texte de la *Forme de vie* fait transparaître la conscience nette que c'est ce corps qu'est la communauté qui est appelé à être et à vivre Jésus. Un des désirs les plus forts, j'oserai le dire jusqu'à en devenir insistante, qui émerge dans la *Règle*, est celle de l'unité, de la concorde : « Mais qu'elles soient toujours soucieuses de conserver entre elles l'unité de l'amour mutuel qui est le lien de la perfection » (*RegCl* 10,7). En se détachant ici du texte de la *Règle bullée* de François qu'elle utilise, Claire rejoint l'admonition sur la lutte contre les vices, dans cette étonnante exhortation à l'unité de l'amour mutuel, à propos duquel on sent son cœur vibrer, ses préoccupations et ses désirs pour sa fraternité. Il semble qu'elle s'inspire ici plutôt de la *Règle non bullée* : elle fait sienne l'expression johannique *diligatis invicem* citée par François en la mélangeant avec d'autres réminiscences bibliques. Le résultat est un ensemble splendide dans lequel les paroles bibliques donnent voix à ce qui lui tient à cœur et le rend plus influant. « Notons la répétition des termes qui indiquent la relation, la réciprocité : *invicem, mutuae, dilectionis, unitatem, vinculum*. L'unité est pour Claire au-dessus de tout : l'unité de l'amour est le lien de la perfection, l'accomplissement de l'appel de Dieu, de la suite de Jésus pauvre »¹⁰. Dans notre *Forme de vie*, nos désirs, même sur la communauté, ont leur vérité seulement s'ils servent l'unité dans la charité.

Nous verrons plus loin comment la communauté est un lieu de contemplation pour nous et comment cela est un aspect original, quelque chose de spécifique qui nous caractérise de façon unique par rapport aux autres ordres contemplatifs... et peut-être aussi par rapport aux frères qui vivent une forme de vie où les relations fraternelles sont moins étroites en terme d'espace, de temps, de nombre et de diversité des personnes.

Mais je voudrais ajouter quelque chose sur le désir de Claire.

C'est le septième témoin, Balvina de messire Martin de Corozano, qui a vécu avec Claire pendant plus de 36 années, qui nous raconte la première, en situant les événements les uns par rapport aux autres : « Elle brûlait d'une telle générosité qu'elle aurait volontiers souffert le martyre pour la défense de sa foi et de son Ordre. Avant sa maladie, elle voulait même s'en aller au pays de Maroc où, disait-on, les frères étaient menés au martyre ». Le martyr des premiers frères au Maroc remonte à janvier 1220. Ce premier désir ardent, au moins dans la deuxième partie du témoignage, est donc datable avec une précision suffisante. Claire est à Saint Damien depuis sept-huit ans. Elle a environ 27 ans. Elle n'est pas encore malade.

Il s'agit donc d'un désir des débuts dans lequel, il me semble, c'est encore elle la protagoniste. Elle tient son projet sur comment donner sa vie, elle a en tête la plus belle façon dont pourrait se dérouler les affaires... Claire ne s'est pas encore complètement donnée toute entière : son désir de donner sa vie est bien là, mais comme pour François, il s'agit encore un peu de son désir propre. De fait, il ne se réalisera pas, comme il ne s'était pas non plus réalisé pour François.

Écoutons le troisième témoin, Philippa fille de messire Léonard de Gislerio, elle aussi une des premières compagnes. Elle nous raconte le développement de ce fort désir de Claire : « Longtemps elle avait désiré recevoir confirmation, par bulle, de la Règle de l'Ordre, afin de pouvoir un jour porter à ses lèvres ledit parchemin et puis, le lendemain, mourir. Il lui advint ainsi qu'elle le désirait, car un frère arriva

¹⁰ FEDERAZIONE S. CHIARA DI ASSISI DELLE CLARISSE DI UMBRIA-SARDEGNA, *Il Vangelo come forma di vita. In ascolto di Chiara nella sua Regola (Secundum perfectionem sancti evangelii. La Forma di vita dell'Ordine delle Sorelle povere, 3)*, Padova 2007, p. 431.

avec les lettres pontificales scellées. Elle les prit en mains avec un grand respect et, bien qu'elle fût proche de la mort, porta elle-même la lettre à ses lèvres pour l'embrasser ».

Vous le voyez, un désir vrai a la capacité de se modifier dans le temps, sans pour autant diminuer. Donner sa vie dans le martyre pour la foi ou pour son Ordre des débuts, est devenu désirer quelque chose qui a les autres comme protagonistes. Baiser cette « Bulle » papale, signe de son obéissance, de sa foi dans l'Eglise, aurait été baiser quelque chose qui n'était plus pour elle, mais qui aurait été pour les autres.

Il s'agit d'un désir qui a désormais le goût du désir de la vie pour les autres. Le martyre l'était aussi. Voyez, au fond, le désir est le même, mais ici, pour ainsi dire, ce n'est certainement pas elle qui, mourant et en train de se séparer de ses sœurs, jouirait des bénéfices de la réalisation de ce désir. Il existe un don pour se satisfaire soi-même et un pour satisfaire l'autre. Là est le passage à faire et Claire l'a fait.

Le désir de Claire n'a pas perdu de son intensité, mais désormais, il a une empreinte différente, l'empreinte de la fécondité.

Nous, nous pouvons le dire maintenant.

Elle, en fait, n'a pas joui de sa réalisation. C'est nous, en fait, qui jouissons de la réalisation de ce désir.

Voyez, l'empreinte d'une fécondité de vie, cela est le signe d'un désir de l'Esprit. Un désir qui devient désir que d'autres le vivent : « *desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum*, j'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous ! » (Lc 22,14). Désirer mourir pour que d'autres, les autres aiment, vivent... Claire est passée du désir de faire quelque chose pour Dieu au désir de Dieu, Claire connaît désormais le désir du cœur du Christ.

Dans *Forma Sororum* 5-6/2010, pp.305-313

Deuxième partie

Beauté

« C'est la beauté de Dieu qui produit l'amitié, la communion.

C'est la beauté de Dieu qui met en mouvement tous les êtres et qui les conservent dans le désir amoureux de Sa propre beauté.

Et c'est pourquoi cette beauté dédommage fait resplendir que l'homme vit, croit, espère, aime.

C'est parce que cette beauté se répand que chacun est appelé à œuvrer.

C'est par la rencontre avec la beauté de Dieu que jaillissent pour nous les « œuvres de la foi ».

Seulement là où il y a beauté, il y a vérité, qui s'exprime dans la beauté.

Et cette beauté prend corps dans le cœur d'un amour éprouvé.

« Cela est l'œuvre de Dieu ; croire en Celui qu'Il a envoyé ».

Reconnaître le Christ présent, instantanément présent,

rend possible le miracle de la diffusion de l'œuvre de Dieu

dans la fragile, mais alors si grande et si belle, œuvre de l'homme ». (J.M. LUSTIGER)

Cette fois encore, j'ai voulu commencer avec un texte qui me parle de notre forme de vie contemplative, attirée par la beauté d'un amour éprouvé, d'un amour passionné, d'un amour, celui de Jésus, qui se déclare jusqu'au bout dans sa passion. *Desiderio desideravi hoc Pascha...*

Partons d'une évidence. Personne ne se réjouit du mal, du laid, du méchant, du faux... S'il le fait, il faut s'en inquiéter ! L'homme naît pour le beau, pour le bien, pour la vérité. Notre cœur est fait pour cela, et lorsqu'il est trompé, lorsqu'il lui est promis le moins, ou lorsqu'on fait passer pour satisfaisant quelque chose qui, de fait, ne la satisfera pas, il se met en colère, et c'est légitime. On ne peut pas tromper quelqu'un sur ceci : nous ne pouvons pas tromper les jeunes en faisant passer une vie qui ne nous satisfait pas nous-mêmes. Au bout d'un moment, elles se mettent en colère, et elles ont raison.

Il y a une phrase de Jérémie qui nous parle de la beauté de Dieu, de la façon dont il agit avec nous, c'est pourquoi, je crois, nous pouvons toutes la répéter en vérité : « Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire... » (Jr 20,1).

Séduire signifie « secum ducere », conduire avec soi. Quand Dieu nous séduit, il nous porte avec Lui dans l'au-delà, et il le fait en nous attirant, en nous entraînant avec sa beauté, sa bonté, sa vérité. « La beauté, en elle-même, ne peut pas être mise là où ne sont pas reconnus l'au-delà, l'indicible, le mystère : la beauté évoque, ne capture pas, suscite, n'arrête pas, appelle, ne contraint pas. La vraie beauté porte l'homme au-delà, le pousse à la recherche d'un sens, met en mouvement ses ressources. La beauté met en chemin. Sans vraie beauté, l'homme est en stagnation stérile, et donc profondément malheureux »¹¹.

Ce point est un point douloureux pour dans cette partie de l'histoire que nous sommes appelées à vivre. Le théologien Hans Urs Von Balthasar ouvre sa grande œuvre intitulée *Gloire. Une esthétique théologique* par cet extrait suggestif : « Notre premier mot s'appelle beauté. La beauté est le dernier mot que l'esprit pensant peut oser prononcer, parce qu'elle ne fait pas autre chose que de couronner, de cette auréole à la splendeur ineffable, le double astre du vrai et du bien et leur rapport indissoluble. [...] Elle est cette beauté désintéressée sans laquelle le vieux monde était incapable de se comprendre, mais qui a pris congé sur la pointe des pieds face au monde moderne des intérêts, pour l'abandonner à sa cupidité et à sa tristesse. Elle est cette beauté qui n'est plus aimée et conservée, même par la religion. [...] Celui qui, à son nom, avec un sourire crispé aux lèvres, la jugeant comme le bibelot exotique d'un passé bourgeois, peut être sûr que – secrètement ou ouvertement- il n'est plus capable de prier, et bientôt ne sera plus capable d'aimer. [...] Dans un monde sans beauté [...], même le bien a perdu sa force d'attraction, l'évidence de son devoir-être-accomplir. [...] Dans un monde qui ne se croit plus capable d'affirmer le beau, les arguments en faveur de la vérité ont épuisé leur force de conclusion logique ».¹² Notre monde est un monde désenchanté, triste, déçu, anesthésié, qui a perdu son engagement dans la beauté, le vrai sens de la beauté.

Le premier mot qui décrit le monde, dans le premier chapitre de la *Genèse*, est l'adjectif hébreu *tòb*¹³ : « Et Dieu vit que cela était bon/beau ». *Tòb* revient 741 fois dans l'Ancien Testament, mais dans la *Genèse*, c'est l'adjectif qui décrit la création, le premier attribut de tout ce qui existe, c'est le premier adjectif prononcé par Dieu.

La traduction du rabbin André Chouraqui commence ainsi pour décrire l'œuvre du Créateur :

« Elohîms dit : Une lumière sera.
Et c'est une lumière.
Elohîms voit la lumière : quel bien ! (que c'est beau !)
Elohîms sépare la lumière de la ténèbre.
Elohîms crie à la lumière : Jour.
A la ténèbre il avait crié Nuit.
Et c'est un soir et c'est un matin : jour un ».

Les yeux d'Elohîms voient le ciel, la terre et la mer : que c'est beau ! Et puis les semences, les arbres : que c'est beau ! Et puis les étoiles, le soleil, la lune : que c'est beau ! Un Dieu émerveillé, dans un crescendo jusqu'au sommet de la création, jusqu'à Adam, où son exclamation est une stupeur intense devant une création intense, il écarquille les yeux et jouit. Sept regards de Dieu unis à sept paroles de Dieu et à sept actions de Dieu.

Parole, action, regard. Dieu dit, fait et contemple dans un acte unique. La beauté est l'âme intime des créatures, elle les explique. François l'avait bien compris. Au début, il y a la contemplation. Lorsque tu regardes une créature avec les yeux de la foi, tu rejoins le regard de Dieu, tu réussis à en percevoir l'essence.

La Parole, la main et les yeux de Dieu agissent ensemble, c'est pourquoi la vraie beauté n'est jamais détachée de la réalité, la contemplation est un regard de connaissance, c'est voir le sens profond des choses, c'est découvrir leur vocation à la beauté. Le premier regard de Dieu sur les choses et sur l'homme, regard irrévocable qui le conduit à la rédemption, est un jugement de beauté, rien de moins¹⁴.

¹¹ Pour cette partie introductive sur la beauté, cf. E. RONCHI, *Tu sei bellezza*, Milano 2008 et B. FORTE, *I nomi del bello e il mistero di Dio*, cours magistral tenu au département de philosophie de l'Université de Parme le jeudi 26 octobre 2006.

¹² H.H. VON BALTHASAR, *Gloria. 1. La percezione della forma*, Milano 1975, p.10.

¹³ Gn 1,4.10.12.18.21.25.31.

¹⁴ Il y a ici toute l'espérance chrétienne !

Beau se dit en grec *kalòs* qui, selon les médiévaux, vient de *kalèin*/appeler¹⁵ : le beau appelle, attire à soi, est aimable, s'offre, vient à la rencontre. Ma beauté est un appel, une offrande, une nouvelle de l'Autre... Le beau ne le rejoint pas, sinon celui qui se perd, celui qui accepte d'être attiré en dehors de soi pour aller vers l'autre dans le mouvement d'amour qui le porte au-delà.

En latin, l'adjectif *beau* vient de *bonicellum* = petit bien, bien abrégé¹⁶. La beauté est une concentration de bien, c'est la réduction du Tout-Puissant, de la gloire dans la petitesse. Vous voyez, l'Incarnation a quelque chose à voir avec la beauté... « Le divin n'est pas être contraint par le plus grand mais être contenu par le plus petit »¹⁷. Le beau, c'est l'amour qui induit le Bien infini à s'offrir à la petitesse ; le beau, c'est l'humilité, la kénose. En ce Dieu qui s'abrège dans le petit, c'est redonner le sens de tout, du plus petit fragment qui brille dans toute sa beauté. C'est pour cela que notre spiritualité est tellement liée à la beauté, à l'esthétique, justement parce qu'elle est centrée sur l'Incarnation. Bonaventure est le théologien qui marque pensée théologique sur la beauté. L'esthétique a une grande place dans la spiritualité franciscaine.

Et ici, il faut qu'on s'explique bien. Esthétique vient du terme grec *aïstesis*, « perception », dont la racine est dans le verbe *aisthànomai* qui signifie « je sens, je perçois, je ressens ». Dans son sens étymologique, quelque chose qui est esthétique, c'est quelque chose qui « se sent, se perçoit, se ressent ». La beauté a donc quelque chose à voir avec le contact, l'implication, avec la présence d'un autre que je peux percevoir.

Nous avons réduit de beaucoup la compréhension de ce mot, de sorte que l'esthétique est quelque chose qui comporte une distance, une certaine froideur, une certaine perfection qui ne nous touche pas nécessairement, mais qui nous est au contraire un peu étrangère, froidement distante, quelque chose d'inutile qui ne touche pas la vie, comme si c'était un superflu pour les gens qui ont du temps à perdre, pour les snobs, quelque chose qui concerne l'apparence et qui ne concerne donc pas la substance des choses. Nous entendons l'apparence évangéliquement pharisaïque, qui est mise en contrepoint de la sobriété propre à la vie pauvre. Comme si beauté et sobriété ne pouvaient pas coexister...

Tout cela est très loin de l'expérience de François et de Claire, mais aussi de la tradition franciscaine en général, dont la dimension esthétique a été comprise pour ce qu'elle est : voie maîtresse pour la connaissance et la relation avec Dieu. Je vous ai dit au début que notre spiritualité franciscaine a les yeux pour voir la beauté et le cœur pour en jouir ; elle est marquée par une capacité à se passionner pour la réalité, justement parce qu'elle ne la « possède » pas. Les franciscains ont appris de François à se faire rejoindre, toucher par la réalité, par la vie, à en souffrir la beauté.

L'esthétique est donc quelque chose qui rejoint, qui marque, qui passionne, qui touche, qui provoque la joie ou la douleur. Le contraire de l'esthétique, c'est une vie anesthésiée, atrophiée, qui ne se passionne pour rien. Une vie dans laquelle on n'a aucun goût de vivre, qui n'est mue par aucun désir...

Pour être engagés dans une rencontre authentique avec le Seigneur, il faut un cœur qui se passionne.

Dans notre spiritualité, cela est très important parce que c'est le chemin pour connaître Dieu, pour « le ressentir », en entendant l'expression « le ressentir » comme l'être de toute la personne engagée dans la relation avec Lui, relation qui se réalise, qui se passe dans la réalité. Dieu perçu dans l'expérience, dans la chaleur du vécu quotidien, un Dieu qui n'est pas un concept ni une doctrine, un Dieu proche. C'est Lui le Dieu de François, le Dieu de Claire, le Dieu de notre forme de vie. Notre forme de vie est un défi continu qui consiste à être confrontées avec un Dieu quotidien. François est un maître pour nous en ce domaine, il veut voir, toucher.

Certes, les sens mis en cause sont des sens affinés, qui portent au-delà, vers une perception profonde qui est plus que la perception normale. Mais parler des « sens spirituels » ne signifie pas mettre de côté les sens ordinaires ! Notre foi est concrète, elle nous implique toutes entières, jusqu'à la contemplation. Raison, sentiment et affect s'unissent pour être impliqués dans la rencontre avec le Vivant.

Écoutons Claire dans la *deuxième lettre à Agnès*, quand elle met Agnès face à la beauté du Christ, et que cette observation est telle qu'elle met tout en mouvement : « Vois [...] ton époux, le plus beau des enfants des hommes, qui est devenu, pour te sauver, le dernier des humains, méprisé, frappé, tout le corps déchiré à coups de fouets, mourant enfin sur la croix dans les pires douleurs : regarde-le, médite-le,

¹⁵ En réalité, il vient du sanskrit *kalyah*.

¹⁶ C'est de là que dérivent les mots des différentes langues romanes : « bello », « bonito », « beau », « beautiful ».

¹⁷ *Elogium sepulcrale S. Ignatii*, cité par B. FORTE, déjà cité.

contemple-le, et n'aie d'autre désir que de l'imiter »¹⁸. Les verbes utilisés *regarder*, *méditer*, *contempler*, *désirant imiter* expriment différentes dimensions de la personne du regard à la réflexion, au désir, à l'agir : *imiter* pourrait en fait se traduire par « suivre ».

Regarder. C'est le chemin de contemplation que Claire est en train d'exposer, le chemin qui part du point inaliénable que Dieu s'est fait chair et donc visible, qu'on peut rencontrer, mais aussi que, pour être vu, cela demande le regard, la pénétration de la foi. Dieu s'est fait perceptible par toutes nos facultés, et on peut désormais le rencontrer en les utilisant (esprit, affects et capacités d'agir), mais tout a en soi la lumière de la foi qui déploie notre capacité de voir, de connaître.

Ici, rien en nous, parmi les dimensions spécifiques d'une femme – la capacité de saisir le sens des choses, la capacité de s'impliquer dans une relation profonde, le désir, se laisser changer jusqu'à agir d'une nouvelle façon – n'est délaissé dans la relation avec Lui.

Intuere, le premier verbe en latin. Ce verbe vient de *in-tueor* = « j'observe, je regarde » en « plus ». Il signifie regarder attentivement, fixer. C'est presque en entrant à l'intérieur que je regarde pour pouvoir mieux voir. C'est la capacité d'entrer à l'intérieur avec le regard. Ce n'est pas un regard distant, au contraire, c'est un regard proche qui voit jusque dans le détail le plus caché, le plus intime, le plus secret. Ici, c'est toute la capacité féminine d'observer jusque dans le détail, de saisir les nuances, mêmes intérieures.

Considerare, le deuxième verbe, vient de *sidus*, étoile, « con-siderare » est une façon particulière de voir, c'est regarder l'ensemble des étoiles, omnicompréhensif, c'est la capacité de saisir dans son ensemble la voie lactée... C'est aussi ce regard propre à la femme qui, d'un coup d'œil, saisit l'ensemble. L'ensemble dans le détail et le détail dans l'ensemble : un seul geste, une seule parole du Christ sont liés à un dessein énorme, grand comme le ciel, qui franchit les frontières du temps, jusqu'à la gloire et à la glorification du Père et de la vie.

Le troisième verbe, *contemplare*, peut se décomposer en « cum-templum-stare » : se tenir avec le Christ dans le temple, ici le temple de sa Passion. La Passion, sa beauté sur la croix, la beauté de son amour éprouvé jusqu'à l'extrême possible, comme lieu de Dieu, comme lieu dans lequel rester Dieu. La passion du Seigneur est le lieu de l'intimité, c'est là où notre noyau le plus intime, le plus fragile, est rejoint, et c'est là où nous pouvons rejoindre le sien.

Nous retrouverons ce même itinéraire, que Claire expose dans ces versets de la 2^e Lettre, nous rencontrerons les mêmes verbes, dans le même ordre, dans la 4^e Lettre, écrite environ 15 années plus tard. Ceci est l'indication que ces verbes n'ont pas été mis au hasard. Ici, il y a une véritable méthodologie, un chemin fait de pas progressifs qui conduisent au cœur est présenté, suivi : la charité, l'amour du Christ sur la croix. C'est une façon de contempler que Claire a utilisé pendant des années et qu'elle a transmise à Agnès, à ses sœurs.

Mais je voudrais souligner un autre élément. Toute la phrase que nous venons de revisiter commence par une invitation au simple regard : *Vide*, dit Claire, « vois ». Saint Thomas dit « *Ubi amor, ibi oculus*, où est l'amour, là est l'œil ». L'œil est attiré par l'objet de son amour, et ici, l'œil se pose sur un instant précis de la vie du Seigneur, sa passion, et sa passion en relation avec moi. C'est un regard sur la passion du Seigneur, sur son amour jusqu'à la fin, jusqu'à être *pour moi* objet de mépris. Le simple contact de l'œil avec la beauté de son amour pour moi jusqu'au bout. « *Pro salute tua*, pour ton salut ».

Vide, dit Claire, « regarde le plus beau ». Le contact avec la beauté a quelque chose à voir avec l'œil. Le regard est le premier à nous apporter la nouvelle de la beauté de l'autre, c'est le premier véhicule de l'amour, de la séduction, l'intuition de la splendeur de l'autre.

En hébreu, œil se dit *ajin*, le même terme qui signifie « puit » et « source », un lieu profond dans lequel est conservé quelque chose d'extrêmement précieux comme l'eau, et dans le même temps, un lieu de source duquel jaillit ce qui est renfermé au plus profond.

Dans la Bible, l'œil est la porte de l'intériorité, elle introduit à la profondeur, elle manifeste ce qui s'est formé dans l'intime, elle introduit et apporte ce qui vient du cœur. L'œil est une porte dans les deux directions : elle fait entrer et elle fait sortir. Elle est porteuse d'une lumière ou de ténèbres intérieures qui ont

¹⁸ 2LAg 19-20 : « *Vide... sponsum tuum prae filiis hominum speciosum, pro salute tua factum virorum vilissimum, despectum, percussum et toto corpore multipliciter flagellatum, inter ipsa crucis angustias morientem, regina praenobilis, intuere, considera, contemplare, desiderans imitari* ».

leur origine dans les profondeurs mystérieuses du cœur, là où on décide, où on garde, où on aime, où on ouvre ou ferme à la vie, là où le dialogue avec Dieu est intimement tissé.

Il suffit de penser, par exemple, à la figure d'Esther : Esther est une femme capable de silence, sa beauté brille, parle mais elle, se tait. Elle est aimée, appréciée, estimée, mais personne ne la connaît dans son plus intime. Esther sait garder son identité dans le secret de sa profondeur intérieure ; il y a en elle des richesses qui ne se voient pas. Elle est belle parce que, par son regard, elle laisse transparaître le mystère qu'elle garde dans son cœur. Esther ne cherche pas les parures, sa beauté s'impose par elle-même. Et sa beauté attire, focalise les regards, même celui du roi. Esther porte en elle une beauté à laquelle on ne peut pas résister, qui manifeste l'intensité de sa profonde communion avec le Dieu Vivant, la beauté d'une créature qui s'est livrée à Lui, qui sait tout risquer, jusqu'à la mort.

Les yeux manifestent donc un contenu, ils sont une épiphanie du cœur, ils « parlent » : une personne peut avoir un regard fuyant, lumineux, altéré, serein, avide, accueillant... Tant de fois, il nous arrive de nous sentir agréés par un regard, ou accueillies, ou aimées, ou « chosifiées ». En même temps, les yeux permettent à un autre de connaître l'intime, de saisir les intentions du cœur, ils ouvrent ou ils ferment au dialogue. Le regard est un instrument de relation, un regard échangé est déjà un début de contact non superficiel.

Vide, dit Claire, « vois », et avec ce verbe, elle nous dit tout ceci, elle nous introduit dans un rapport, un lien, et en même temps, elle nous appelle à aller dans celui que nous sommes en train de regarder, et à Lui porter ce qui nous avons à l'intérieur. Ceci est déjà une de nos modalités contemplatives.

Dans *Forma Sororum* 1/2011, pp.54-62

Troisième partie

La lutte

Il faut lutter dans la confrontation avec la beauté de Dieu. Il ne s'agit pas d'une grâce à bas prix ! Parce qu'il ne suffit pas de regarder : il y a différentes façons de regarder, il y a regard et regard... Il ne suffit pas de toucher : il y a différentes façons de toucher, il y a toucher et toucher ! La lutte est la lutte vers l'unification, vers une humanité, un vécu humain, qui ne soit pas broyé. Une authentique expérience de Dieu, une vie authentique de contemplation est impossible sans que la personne ne soit unifiée.

François avait compris que la relation avec Dieu était une relation intégrale : « Aimons tous, de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toute notre vertu et de toute notre force, de toute notre intelligence, de toutes nos énergies, de tout notre effort, de toute notre affection, de toutes nos entrailles, de tous nos désirs et volontés, le Seigneur Dieu, qui nous a donné et qui nous donne à tous tout notre corps, toute notre âme et toute notre vie, qui nous a créés, rachetés et qui nous sauvera par sa seule miséricorde, qui, à nous misérables et miséreux, putrides et fétides, ingrats et mauvais, nous a fait et nous fait tant de bien. Ne désirons donc rien d'autre, ne veuillons rien d'autre, que rien d'autre ne nous plaise et ne nous délecte que notre Créateur et Rédempteur et Sauveur, le seul vrai Dieu » (1Reg 23,8-9)¹⁹.

Exister pleinement, sans réduction, sans cacher une partie, sans masque, sans contrefaçon, sans retenue... quelle douleur et quelle difficulté pour arriver à cela... Quelle docilité à l'Esprit Saint, qui unifie, en illuminant, purifiant, allumant l'amour en nous ! Je crois que le chemin d'une conversion continuelle pour une clarisse se joue ici, dans la recherche de l'unification intérieure, jusqu'au bout, dans la relation avec Dieu.

¹⁹ « Omnes diligamus ex toto corde, ex tota anima, ex tota mente, ex tota virtute et fortitudine, ex toto intellectu, ex omnibus viribus, toto nisu, toto affectu, totis visceribus, totis desideriiis et voluntatibus Dominum Deum, qui totum corpus, totam animam et totam vitam dedit et dat omnibus nobis, qui nos creavit, redemit et sua sola misericordia salvabit, qui nobis miserabilibus et miseris, putridis et foetidis, ingratis et malis omnia bona fecit et facit. Nihil ergo aliquid aliud desideremus, nihil aliud velimus, nihil aliud placeat et delectet nos nisi Creator et Redemptor et Salvator noster, solus verus Deus ».

Mais il y a une autre direction dans la lutte : le désir qui découvre la beauté qui lui correspond, ouvre une blessure dans le cœur qui ne cicatrisera jamais jusqu'à ce que « tout soit accompli ». La beauté authentique ouvre le cœur humain à la nostalgie, au désir profond de connaître, d'aimer, d'aller vers l'Autre, vers l'Au-delà de soi.

C'est ce que dit le théologien Mgr Bruno Forte : « La beauté est un souffle douloureux : son baiser est fatal, parce que le Tout qui s'offre en fragments en révèle la limite. Le beau dénonce la fragilité du ici et maintenant. La beauté est aussi l'expérience de l'inachèvement : c'est cela la raison profonde pour laquelle l'expérience du beau est parfois chargée de mélancolie, la mélancolie qui exprime la conscience que la rencontre avec la beauté des réalités n'est pas éternelle, qu'elle finira, qu'elle finit. Le beau rappelle aux habitants du temps la caducité de leur demeure. Le cœur humain, asservi par le beau, devient inquiet pour son destin. La fragilité du beau renvoie ainsi paradoxalement à l'éternel. Stendhal disait que la beauté n'est qu'une promesse de bonheur. Promesse, et non réalisation. C'est pour cela que celui qui désire la beauté a un cœur inquiet, est toujours un peu insatisfait, tourmenté ; aller au-delà est comme une idée fixe de son cœur ».

Un cœur qui n'est jamais rassasié, un cœur blessé, qui justement dans cette blessure ouvre un espace, donne à Dieu une possibilité supplémentaire, de le porter au-delà : « Va... »

Mais il y a un troisième domaine qui est justement celui qui nous concerne.

Notre forme de vie, justement à cause de la façon dont elle est harmonieusement disposée, nous met en contact permanent avec les limites et nous en montre le positif. C'en est même physique²⁰.

Les limites, la fragilité, la douleur, la pauvreté, la maladie... tout ce que le Seigneur a embrassé dans le mystère pascal, les situations difficiles, ces difficultés de relations qui se révèlent dans notre vie aux contacts si étroits, ces limites caractérielles que nous avons toutes, la mort... en bref, tout ce qui nous rappelle les limites, nous avons beaucoup de peine à en donner une lecture franciscaine.

Les limites sont le canal qui introduit le désir dans la réalité. Elles le canalisent, le définissent dans ses contours, pour qu'il se réalise, c'est-à-dire pour qu'il entre dans le réel. Le désir s'incarne à travers les limites. Le scandale des limites en nous, dans la communauté, dans l'antre, est le chemin pour que le désir se concrétise et pour qu'il nous donne donc la joie, pour qu'il ne reste pas une belle pensée, une illusion que ne rassasie pas et qui s'éteint de l'intérieur : « que ce serait beau si... », et qui ne devient donc jamais vie, expérience, vérité. Les limites nous parlent de l'incarnation. Pour que le désir rencontre la beauté, il doit traverser cette porte. Le désir, pour naître, doit traverser l'expérience des limites.

Pensez à la *Lettre à un ministre* : pour François, une situation difficile est une grâce. Les situations difficiles, les limites subjectives et objectives sont le lieu qui nous permet de faire la vérité autour de notre désir et, surtout, autour de notre désir de Dieu ; elles sont le lieu où l'idéal a la possibilité de se faire réel, soit parce que nous en acceptons le défi, soit parce que Dieu entre justement à travers cette porte de la limite. Refuser les situations difficiles, c'est enlever à Dieu la possibilité de rencontrer l'humain, de se laisser rencontrer, de se faire vie. Tant que l'horizon de notre expérience ne s'ouvre pas à cela, nous n'éprouverons pas la joie authentique, celle qui te remplit le cœur et qui y demeure parce qu'elle donne épaisseur à la vie.

La lecture de la limite comme réalité fondamentalement positive, comme possibilité de la grâce, est un trait franciscain caractéristique, c'est notre style, et c'est, je crois, le motif pour lequel nous pourrions être aussi singulièrement et communautairement pauvres, misérables, mais heureux. Pour François et pour Claire, être créature est une expérience joyeuse. Rencontrer Dieu, de façon inattendue, présent là où on ne s'attendrait jamais à le trouver, dans le lépreux, dans la maladie... est une constante de leur expérience, tant et si bien qu'ils ont appris à ne pas fuir toutes ces situations de la vie qui les ont confrontés à l'expérience de leurs limites.

En ceci, ils ont mûri une grande capacité contemplative, parce que seule une profonde capacité de regarder au-delà permet de faire le point sur la perspective lointaine des imperfections et des paradoxes des situations humaines, en les déchiffrant comme des inachèvement en attente d'accomplissement, comme les traces d'un destin.

Claire, pendant des années et des années, n'a jamais été ailleurs que dans la maladie : pour elle, avec ce qu'elle était, la maladie a été le lieu le plus instructif où elle pouvait habiter, où elle a expérimenté la

²⁰ Je fais référence ici à la vie en clôture.

solitude d'être là où personne ne peut nous accompagner, le risque angoissant du désespoir, le labeur de la dépendance, la prostration de l'épuisement qui ôte toute envie... et pourtant, dans toutes ces situations de limite, un chemin s'est fait en elle, celui de l'attente d'un accomplissement, qui a fait de cette situation une ressource, un chemin de réalité. Claire a entrevu le bien possible de cette limite, et lui a ouvert la porte. Elle a connu, comme François la douceur dans l'amertume.

La beauté chez François

Qu'est-ce que Claire a assimilé de François ? Bonaventure nous décrit ainsi l'attitude de François face à la beauté : « Dans les belles choses, il contemplait le Très-Beau et poursuivait partout le Bien-Aimé en suivant les traces imprimées dans les choses, se faisant de tout une échelle par laquelle il monterait pour appréhender Celui qui est tout entier désirable » (*LM IX,1*). J'ai déjà dit que *beau* indique étymologiquement un bien qui est petit. La beauté est le Souverain Bien, le « tout » Bien, dirait François, « contenu » dans les limites. Des limites qui brillent, même si elle peut être toute petite, comme une étoile très lointaine, mais qui brille en se révélant.

La lumière est quelque chose qui avance vers celui qui la regarde, la splendeur est une des caractéristiques divines qui révèle la volonté du Seigneur vivant de se communiquer, de se manifester, de venir à notre rencontre. Ainsi, le Corps du Fils resplendit lors de la Transfiguration, et « il est bon que nous soyons ici » (*Mc 9,4*)...

Il y a un texte de François qui nous dit combien il associait la beauté à la lumière, c'est-à-dire le Bien cantonné dans les limites, dans la matière, dans la créature, le Souverain Bien qui resplendit pour entrer en relation avec nous, qui resplendit par nous, qui, dans son illumination, a une intention d'amour pour nous.

Ce texte est le *Cantique de frère Soleil*. Dans ce texte, trois réalités, chacune à sa façon, disent cette beauté lumineuse de Dieu qui rayonne pour nous :

« Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
spécialement messire le frère Soleil,
lequel est jour, et tu nous illumines par lui.

Et lui, il est beau et rayonnant avec grande splendeur :
de toi, Très-Haut, il porte signification.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur Lune et les étoiles :
dans le ciel tu les as formées claires et précieuses et belles. [...]

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Feu,
par lequel tu nous illumines la nuit ;

et lui, il est beau et joyeux et robuste et fort » (*CSol 5-11.17-19*).

C'est Dieu qui, dans les créatures, se fait visible, mais pas seulement. Il touche aussi nos sens, il illumine, réchauffe, tient compagnie dans les ténèbres de la nuit en nous révélant une vit qui frémit.

Mais je voudrais souligner un détail éloquent pour le chemin que nous sommes en train de parcourir. « Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur Lune et les étoiles : dans le ciel tu les as formées claires et précieuses et belles ». François, comme Abraham, a beaucoup regardé le ciel durant la nuit. François, lui aussi, a été fasciné par la beauté du firmament, où les étoiles sont enchâssées comme des pierres précieuses dans l'obscurité de la profondeur du ciel. Une existence, celle des étoiles, qui lui a parlé de gratuité.

Les étoiles, dans le *Cantique*, n'ont pas d'utilité pour l'homme, ce sont des lumières *claires* qui ne resplendissent qu'un tout petit peu, petites lumières qui n'illuminent pas, ni ne réchauffent comme le soleil et le feu. Lorsque le soleil éclaire, chaque chose retrouve sa forme, sa couleur, sa place. Lorsque le feu brûle dans la nuit, nous éprouvons de la joie pour une certaine sécurité retrouvée dans l'obscurité. Et pourtant, François est enchanté par la présence gratuite des étoiles qui enrichissent le ciel comme si c'était des perles précieuses. Elles sont précieuses parce qu'elles disent qu'exister peut avoir comme unique raison le fait de rendre beau le ciel. Un motif de beauté gratuite.

François n'utilise l'adjectif *pretiosus*, mis à part ici, que pour parler de ce qui est lié au sacrement de l'Eucharistie : dans la pensée de François, ce qui est précieux parle d'une gratuité offerte, de la belle gratuité avec laquelle Dieu s'est offert à nous et à laquelle seule la gratuité de l'offrande entière de nous-mêmes peut correspondre. Pour François, il n'y a rien de trop précieux pour conserver la gratuité offerte du Corps du Seigneur. Une gratuité qui a en elle-même comme première raison d'exister, une gratuité qui dit quelque chose de Dieu, qui nous le révèle ainsi, aimant gratuitement, qui nous le montre dans toute sa beauté. Nous

pouvons entrevoir la grandeur du mystère de la vie de Claire, *clara* comme les étoiles, la grandeur de notre forme de vie qui y est incluse.

Les Louanges de Dieu

C'est ici que nous trouvons l'affirmation « *Tu es beauté* ».

François est un contemplatif, un mystique. Il pénètre dans le mystère de Dieu avec l'effort intellectuel du théologien qui cherche les vérités de la foi, qui en présente un cadre cohérent et ordonné, cohérent comme l'est son langage et, dans le même temps, il vit une profonde expérience personnelle de Dieu. Recherche, intelligence, volonté, désir et amour rencontrent l'illumination de la Grâce.

François s'implique tout entier dans sa relation avec Dieu, mais ce qui m'émeut toujours de façon nouvelle, c'est que c'est Dieu qui s'implique avec François, comme de personne à personne, dans un rapport d'amour où tout se joue. Dieu s'est entièrement impliqué avec lui, il s'est exposé.

Les Louanges de Dieu : ce titre, à mon avis, est un peu en décalage par rapport à la majeure partie de son contenu qui, en réalité, est une série d'affirmations d'identité, où François disparaît et où l'on voit Dieu. C'est comme si François se faisait miroir de Dieu, ce sont le miroir de Dieu qui s'est montré face à face avec François.

Dieu est une réalité mystérieuse, transcendante et François avait cherché à dire quelque chose de Lui, avait essayé de dire l'indicible, et les mots ne lui avaient pas suffi, nous l'avons rappelé à propos du désir : « A ce qu'en tout lieu, à toute heure et en tout temps, chaque jour et continuellement, nous tous, croyons vraiment et humblement et gardons dans notre cœur et aimons, honorons, adorons, servons, louons et bénissons, glorifions et exaltons au-dessus de tout, magnifions et rendons grâce au très haut et souverain Dieu éternel, Trinité et Unité, Père, Fils et Esprit saint, Créateur de toutes choses, Sauveur de tous ceux qui croient et espèrent en lui et qui l'aiment, lui qui est sans commencement sans fin, immuable, invisible, inénarrable, ineffable, incompréhensible, insondable, béni, louable, glorieux, exalté au-dessus de tout, sublime, élevé, suave, aimable, délectable, et tout entier par-dessus tout désirable dans les siècles des siècles. Amen » (*IReg* 23,11). Quand les mystiques essaient de parler, ils font toujours comme cela, ils disent et redisent, ils ne disent pas, ils disent de travers...

Mais regardez, les *Louanges de Dieu* ne sont pas bâties ainsi :

« Tu es saint, Seigneur, seul Dieu, qui fais des merveilles.

Tu es fort, tu es grand, tu es très haut,

tu es tout-puissant, toi, Père saint, roi du ciel et de la terre.

Tu es trine et un, Seigneur, Dieu des dieux.

Tu es le bien, tout bien, le souverain bien,

Seigneur Dieu vivant et vrai. Tu es amour, charité. Tu es sagesse.

Tu es humilité. Tu es patience.

Tu es beauté. Tu es sécurité. Tu es quiétude.

Tu es joie et allégresse. Tu es notre espérance.

Tu es justice et tempérance.

Tu es tout, notre richesse à suffisance.

Tu es beauté. Tu es mansuétude.

Tu es protecteur. Tu es gardien et défenseur.

Tu es force. Tu es refuge. Tu es notre espérance. Tu es notre foi.

Tu es notre charité. Tu es notre douceur.

Tu es notre vie éternelle, grand et admirable Seigneur,

Dieu tout-puissant, miséricordieux Sauveur ».

Ce texte est d'une limpidité incroyable. C'est vrai qu'il y a quelques répétitions, mais l'ensemble est clair, cristallin. Une série d'affirmation.

Nous sommes en 1224, année de la stigmatisation, de la vision du Séraphin crucifié. Sous la plume de François, de ce qui est arrivé à la Verne, nous n'avons que ce texte et la bénédiction à frère Léon ; d'autre part, ceci est l'unique autographe, ce qui signifie que nous avons le parchemin que François a tenu dans ses mains et sur lequel il a écrit²¹.

²¹ Les louanges ont été écrites sur le très précieux autographe conservé au Sacro Convento d'Assise, avec au verso la bénédiction à frère Léon. C'est un parchemin mesurant 10x14cm.

François, nous le voyons, est passé du « qui Tu es et qui je suis » du début (vous rappelez-vous de l'épisode dans la maison de Bernard ?) au *Tu es... Tu es... Tu es*. Et puis, ce n'est pas seulement « Tu es beau » mais : *Tu es beauté*. Ce n'est pas un adjectif qui décrit, mais un nom qui identifie.

Qu'identifie-t-il ? Qu'est-ce qui, dans une relation, est capable d'identifier l'autre jusqu'à en connaître l'identité ? « Josef Pieper a défini ainsi l'essence de l'amour : "il est bon que tu existes". L'amant découvre la bonté de l'être en tant que personne, il est heureux de son existence, il dit oui à cette existence et il la confirme. Avant même toute pensée sur lui-même, avant même tout désir, il y a le simple fait d'être heureux de l'existence de l'aimé, le oui pour ce tu [...] le oui au tu, l'affirmation de son existence [...]. Ce oui de l'amant lui attribue son existence d'une façon nouvelle et définitive »²².

Cela est possible dans une relation d'amour dans la réciprocité.

Tu es. Ici, ce n'est pas une affirmation descriptive, mais une affirmation de connaissance dans une relation d'égal à égal. Ici, François est l'amant qui affirme l'identité de l'aimé, l'étonnement de la beauté de son existence, et non pas des qualités, de son existence parce que... Et ici, c'est Dieu, dans un rapport de réciprocité avec François. C'est incroyable mais il en est ainsi : Dieu se fait aimer par François, Dieu reçoit l'amour de François jusqu'à se refléter en lui.

Et c'est une beauté Trinitaire. Cela est évident quand on relit le texte :

« toi, Père saint [...]

Tu es humilité. Tu es patience. Tu es beauté. Tu es mansuétude [...]

Tu es protecteur. Tu es gardien et défenseur. Tu es force. Tu es refuge. Tu es notre espérance. Tu es notre foi. Tu es notre charité ».

C'est une vision du Crucifié, mais le résultat est la vision d'un visage trinitaire. Toutes les questions demandant si notre spiritualité est christocentrique ou trinitaire se reposent... Le Séraphin crucifié, de fait, est le visage du Dieu trine.

La demande que Moïse avait faite s'est vue réalisée à la Verne où François, caché dans le creux d'un rocher, a vu Dieu face à face.

Le passage s'est fait, François est face à Dieu qui a effacé la distance. *Tu es beauté*, François l'a vue, et il est resté vivant, ou plutôt, un vivant crucifié. Dans l'amant François (ceci est une façon dont Claire parle de lui²³), désir et beauté se sont rencontrés. François et Dieu se sont touchés.

François n'est pas un fondateur comme les autres, et Claire s'était aperçue que le don ne lui était pas parvenu seulement par un passage de témoin, mais que le don était pour elle la personne de François.

Dans *Forma Sororum* 2/2011, pp.111-122

Quatrième partie

Lieux de contemplation dans notre forme de vie

La liturgie

Je ne peux pas, en parlant de la beauté et du désir, ne pas toucher cette dimension de notre vie contemplative, dimension fondatrice. Dans une conférence faite lors d'un colloque qui avait pour thème la musique sacrée, le cardinal Ratzinger s'exprimait ainsi : « Le Mahatma Gandhi mettait en évidence trois espaces de vie dans le cosmos et montrait comment chacun de ces trois espaces vitaux offrait aussi une façon particulière de vivre. Dans la mer, vivent les poissons, et ils se taisent. Sur la terre, les animaux crient. Les oiseaux, dont l'espace vital est le ciel, chantent. De la mer, vient le silence, de la terre, le cri et du ciel, le chant. L'homme, cependant, participe aux trois espaces vitaux : il porte en lui la profondeur de la mer, le poids de la terre et la hauteur du ciel ; c'est pourquoi tous les trois sont sa propriété : le silence, le cri et le chant. Je voudrais ajouter qu'aujourd'hui, nous voyons qu'il ne reste à l'homme, privé de transcendance, que le cri, parce qu'il ne veut être que sur la terre et qu'il cherche à ce que même le ciel et la profondeur de la mer deviennent sa terre. La vraie liturgie, celle de la communion des saints, lui restitue sa totalité. Il lui enseigne de nouveau le silence et le chant, en lui apprenant l'abyssale profondeur de la mer et l'azur immense du ciel. Et elle élève ainsi son cœur pour qu'il redécouvre la richesse intérieure du silence et qu'il

²² J. RATZINGER, *Guardare Cristo, esercizi di fede, speranza e carità*, Milano 1989, p.79.

²³ « Verus amator » : TestCI 5.

recommence à moduler son chant trop longtemps endormi. Et nous pouvons même aller jusqu'à dire que la vraie liturgie se reconnaît par le fait qu'elle nous libère de l'action commune et qu'elle nous restitue la profondeur et la hauteur, le silence et le chant. La vraie liturgie se reconnaît et s'évalue, non sur la mesure d'un groupe, mais sur le fait qu'elle est cosmique. Elle chante avec les anges, elle se tait avec la profondeur de l'univers en attente, et ainsi, elle rachète la terre »²⁴.

C'est ce que j'ai trouvé de plus beau pour décrire ce qu'une communauté de sœurs pauvres vit en célébrant la liturgie : l'attente, le gémissement, la jubilation et, en tout cela, la communion.

Nous prions toute la journée, et même durant la nuit, lorsque, comme le dit le moine Miguel Mañara, « il faut parler à l'Éternité avec des mots précieux et clairs, quand son amour nous prend à la gorge »²⁵. C'est le *gémissement* qui nous habite... que notre Forme de vie, maîtresse d'impuissance, rend presque évident.

Et puis, le *silence*. La liturgie nous laisse des espaces de silence. On doit *entendre* le silence dans la liturgie, car il n'est pas suspension d'un son, d'un geste. Le silence, dans la liturgie, dit la présence de l'Esprit Saint. Dans les silences de la liturgie, l'Esprit suscite dans les cœurs ce qu'il veut faire : une parole, un sentiment, une action.

Un silence muet frappe parfois l'Église lorsqu'elle célèbre la liturgie : l'Église se trouve dans le trouble, dans le martèlement de la mort du Maître, dans les coups à la poitrine devant la croix. Mais, dans la liturgie, l'Église vit aussi le silence étonné de cette éternité qui entre dans le temps, de la certitude de la présence du Ressuscité. L'Église reste dans ce silence où « aucun des disciples n'osait lui poser la question : "Qui es-tu" : ils savaient bien que c'était le Seigneur » (*Jn 21,12*).

Et puis, il y a les pauses silencieuses entre les psaumes, qui font se déposer la Parole en nous, parce que finalement, nous avons trouvé les mots pour dire notre angoisse, notre peur, notre désir le plus profond... les mots justes. Ou bien encore, parce que Dieu nous a parlé, il a rompu son silence. Ou encore parce que nous avons écouté ce que le Fils a dit au Père, nous avons écouté les sentiments du cœur du Seigneur, nous avons connu un peu plus l' Aimé, notre Aimé.

Et puis, il y a le silence après les lectures, qui nous font nous sentir en communion avec ceux qui ont vécu avant nous, comme nous, les difficultés et la plénitude que le lien avec Dieu comporte, ce silence sur lequel nous nous reposons parce que nous entendons l'écho du bruit des pas de ceux qui nous ont précédés, nous entendons battre leurs cœurs (dans combien de lectures de l'Office nous l'entendons !), nous les sentons tressaillir comme nous en reconnaissant le Seigneur.

Et enfin, la *joie*, cette joie qui nous remplit parce que nous sommes profondément heureuses de Dieu. La joie qui est celle d'un cœur en fête, habité par le Seigneur, un cœur mûr, qui est joyeux dans les tribulations parce qu'il a appris à vivre en même temps la joie et la souffrance, cette joie profonde qui nous prend et qui se confie parfois aussi au silence parce qu'elle ne réussit plus à se traduire en mots. Cette joie qui a sa clé dans le mot *Grâce*. La grâce est l'expérience de la gratuité qui est à la racine de la vie. Une façon de rester au monde qui est celle des fils qui reçoivent. Une façon de rester dans la vie qui est celle du Fils, du fils qui remercie. Une façon eucharistique.

François et Claire l'ont été parfaitement en tout cela.

Le chant

Pour l'Écriture Sainte, il ne suffit pas de penser à Dieu ou de parler de Lui, ou de l'invoquer, il faut le chanter ! François est en pleine syntonie avec cela et il nous laisse de très beaux textes qui nous permettent de chanter Dieu.

Chanter est un acte physique. L'invitation à chanter implique, dans la relation avec Dieu, non seulement l'esprit, mais aussi le corps et le cœur. Réciter les psaumes, c'est plus que penser et chanter, c'est plus que réciter. Le chant comporte une expérience d'implication physique plus intense, il comporte des exercices, de la difficulté et de la discipline, mais aussi une tension vers la beauté. Le chant convoque le corps à la beauté.

²⁴ J. RATZINGER, *Liturgia, musica e cosmo*, in *Liturgia*, n 447, décembre 1985, p.34.

²⁵ O.V. MILOSZ, *Miguel Mañara*, Milano 1977, Jaca Book, p.51.

Il crée aussi un lien. Chanter ensemble est un grand exercice, très concret, de communion. Durant les répétitions de chant ressortent, d'une façon incroyable, les dynamiques relationnelles... il suffit d'être présent, avec un peu d'attention... et on se rend compte de beaucoup de choses. Chanter ensemble est un exercice de communion, c'est un renoncement à la mise en avant individuelle, c'est un accueil de l'autre, c'est la reconnaissance de sa propre limite, c'est s'engager dans une présence vigilante qui ne délègue pas aux autres le devoir d'être présente...

La liturgie vécue consciemment est restitution de la vie, et cela ne se fait que si elle est dense en vie, en corps, en communion, en participation, en joie, douleur et désir, en histoire personnelle et communautaire, cela se fait s'il s'agit d'une présence non seulement pour Dieu, mais aussi avec et pour les autres.

Le silence

Ici aussi, il s'agit d'une petite réflexion qui vient plus d'une expérience vécue que d'un raisonnement.

Il y a un silence, dans la relation, qui est distance (isolement, rage, mépris...) et un silence qui, si on peut dire, est contraint et dont, à certains moments, on ne peut pas se passer. C'est l'étonnement face à la présence de l'autre, face à la merveille de l'autre, face au fait que l'autre est et que son existence remplit la vie de sens et le cœur de joie. Il n'y a pas besoin de « dire », on est seulement content de Dieu. Saint Séraphin de Sarov disait que la venue de l'Esprit impose de cesser la prière, parce que l'homme devient le lieu de Dieu et qu'on doit ôter les sandales.

Je crois que notre silence, le silence contemplatif, naît parfois de l'évidence d'une Présence, face à laquelle on ne peut que se taire. « Silence devant le Seigneur Dieu » (*So* 1,7). Il y a d'abord la présence et puis il y a le silence. C'est seulement parce que Dieu est extériorisé que l'homme peut s'intérioriser. Je crois que, dans nos communautés, tant de difficultés à propos du silence ont là leur origine. Nous pensons faire silence pour que le Seigneur se fasse entendre mais, en réalité, c'est le contraire : c'est la Présence du Seigneur qui rend le silence nécessaire, et pas seulement convenable. On ne peut pas faire silence face au vide... et, de toute façon, ce n'est pas cela le silence chrétien. Le silence chrétien est le silence de celui qui est mystérieusement visité. Le silence chrétien est toujours un silence contemplatif parce que, pour pouvoir voir l'autre, j'ai besoin d'en être à une certaine distance, et cette distance, c'est le silence.

Le silence nous affine dans l'art de l'écoute intérieure. Je dis écoute intérieure et pas seulement introspection. C'est donc une écoute vécue dans le domaine d'une relation à Dieu. Les vrais désirs sont profonds et discrets, c'est pourquoi ils leur faut du silence pour être entendus ; les vraies motivations ne sont souvent pas si évidentes que cela, il faut les purifier, parfois même par des justifications spiritualistes. L'Esprit Saint, quand il trouve un cœur docile, l'affine dans la connaissance de soi, dans l'intelligence, c'est-à-dire dans la capacité de *intus-legere*, de lire à l'intérieur, au-delà de l'immédiat, au-delà de la superficie.

Il y a aussi le silence qui est écoute, écoute de la vie. L'attention intérieure développe la sensibilité aux signes et aux autres. Il s'agit d'un aspect maternel du silence, le silence du temps de la gestation, qui est un temps de communication silencieuse, tendu vers l'écoute de l'autre qui ne parle pas, tendu pour le comprendre, tendu dans l'attente qui traverse les phases de sa croissance. Ce silence est chargé d'espérance pour l'autre. Ce silence est fondamental dans notre vie fraternelle.

Mais il y a aussi un silence douloureux : « Il doit s'asseoir et se taire [...] mettre sa bouche dans la poussière » (*Lm* 3,28-29). C'est le silence de l'épreuve. Certaines souffrances ne peuvent se vivre que dans le silence, qui n'est pas le silence du stoïque, mais le silence de celui qui est en train d'apprendre à vivre, à assumer la vie sans la fuir, en cherchant – au minimum en cherchant – à la traverser dans toute son épaisseur, même faite de douleur. C'est le silence de celui qui s'incline devant la majesté de Dieu, qui règne souverainement sur tout ce qui survient. C'est un silence douloureux, imprégné de foi, d'obéissance.

Attention : ce n'est pas le silence insensible du cœur pétrifié parce qu'il a cessé d'exister, de lutter. Au contraire, c'est le silence du cœur qui a choisi d'exister jusqu'à la fin.

Le concret du physique

Au cours des années, cette caractéristique m'est apparue évidente en étant au contact des écrits de François et de Claire. Je l'ai ensuite retrouvée en lisant les écrits de saints et de saintes, des personnes qui se sont épanouies dans la famille franciscaine. Cela me semble même être une constante avec, bien sûr, des différences selon les personnes et les époques.

Je disais au début que la relation vivante avec Dieu est une question de contact, un contact indubitablement rendu profond par la foi, mais toujours en restant un contact. Il s'agit de voir, d'entendre, de toucher, de goûter parfois... les sens sont dilatés par la foi, de par l'action de l'Esprit Saint. Bonaventure, théologien profondément franciscain, disciple d'Alexandre de Halès, réussit à élaborer une véritable doctrine des sens spirituels, où le *tactus*, c'est-à-dire la connaissance expérimentale, tangible de Dieu, la chaleur enflammée de l'amour, a la prééminence²⁶.

Partons de François, de son « voir ». Le verbe *video* a 59 occurrences dans ses écrits ! 13 occurrences sont concentrées dans l'*Admonition* 1, qui nous parle de notre relation à l'Eucharistie. Ce texte comporte aussi l'unique occurrence du verbe « contempler », qui n'appartient pas ordinairement au vocabulaire de François. Rappelons ici un passage du livre de Cesare Vaiani sur cette admonition : « François n'a pas peur de regarder le monde, parce que son regard est celui de celui qui voit et qui croit, réussissant à reconnaître dans les réalités créées qu'il voit, et qu'il découvre être dignes d'être regardées avec attention, une dimension ultérieure, visible aux seuls yeux de la foi, mais qu'il est possible de voir à partir de la réalité visible aux yeux de la chair... Croire n'élimine pas le voir »²⁷.

Écoutons les v. 19-21 de l'*Admonition* 1 : « Et de même qu'il se montra aux saints apôtres dans une vraie chair, de même maintenant il se montre aussi à nous dans le pain sacré. Et de même qu'eux, par le regard de leur chair, voyaient seulement sa chair, mais, contemplant avec les yeux de l'esprit, croyaient qu'il est Dieu, de même nous aussi, voyant du pain et du vin avec les yeux du corps, voyons et croyons fermement qu'ils sont son très saint corps et son sang vivant et vrai ». L'Eucharistie, pour François, est lieu de contemplation. Vous souvenez-vous le *Testament*, lorsqu'il parle d'honorer les prêtres ? Il dit ceci : « Et je fais cela, car dans ce siècle je ne vois rien corporellement du très haut Fils de Dieu, sinon son très saint corps et son très saint sang qu'eux-mêmes reçoivent et qu'eux seuls administrent aux autres » (*Test* 10).

Même la Parole de Dieu a à voir avec le physique et doit être respectée. Dans la *Lettre à tous les clercs* : « Nous n'avons rien, en effet, et nous ne voyons rien corporellement du Très-Haut lui-même en ce siècle, sinon le corps et le sang, le nom et les paroles, par quoi nous avons été faits et rachetés de la mort à la vie » (*LClé* 3). Et puis il continue en parlant des calices, des corporaux, des nappes, de choses très concrètes, puis... « Ses noms et ses paroles écrites sont même quelques fois foulés aux pieds, car l'homme animal ne perçoit pas les choses de Dieu ».

Concernant l'aspect physique, les exemples sont nombreux, vraiment très nombreux : pensez aux lépreux du début, aux gestes de François, pensez à Greccio, mais surtout à la Verne où le contact dépasse même le physique dans la chair de François, pensez aussi à sa volonté, à la fin, d'être posé nu sur la terre nue.

Mais je m'arrête ici car je veux porter votre attention sur Claire.

Il me semble pouvoir dire que Claire avait un rapport particulier avec le Corps du Seigneur. En parcourant les textes, que ce soient les Écrits ou le *Procès*, j'ai été très surpris par le nombre de références, d'allusions, de relations et par les informations qu'il est possible d'y trouver.

Partons du *Procès*. J'ai déjà rappelé, au début, ce que raconte Benvenuta de Pérouse (2^e témoin) : « Elle communiait souvent au saint Sacrement du Corps de notre Seigneur Jésus-Christ, avec tant de dévotion et de crainte, qu'en le recevant elle était toute tremblante » (2,11). Puis le 6^e témoin, Cécile, fille de Messire Gualtieri Cacciaguerra de Spello : « Elle dit encore que ladite madame Claire, ne voulant jamais rester oisive un seul instant, même à l'époque de la maladie dont elle mourut, se faisait dresser sur son lit, et elle filait. Puis, de ce fil elle faisait faire une toile très fine dont elle faisait confectionner beaucoup de corporaux et aussi, pour les y déposer, des bourses recouvertes de soie ou de samit. Elle les envoyait aux églises de la ville et du diocèse d'Assise. Le témoin croit bien que chaque église en a reçu » (6,14). Vous voyez, Claire vit sa maladie en relation avec le Corps du Seigneur, dans un contact continu avec l'Eucharistie. Françoise, de Coldimezzo (le 9^e témoin), dit que les corporaux « confectionnés avec le fil que la sainte avait filé, le témoin attesta en avoir compté elle-même cinquante paires, et on les distribua aux églises, ainsi que l'ont dit les témoins ci-dessus. Elle dit aussi qu'une fois, les sœurs ayant cru leur bienheureuse Mère proche de la mort, le prêtre lui apporta la sainte communion du Corps de notre Seigneur Jésus-Christ. Alors le témoin vit au-dessus de la tête de la Mère sainte Claire une splendide lumière, et il lui sembla que le Corps du Seigneur était un très beau petit enfant. La Mère le reçut avec beaucoup de dévotion

²⁶ Cf. DIZIONARIO BINAVENTURIANO, voce *Sensus spirituales*, Padova 2008, Edizioni Francescane, p.719ss. La doctrine de Bonaventure est d'une richesse surprenante dans ce domaine.

²⁷ C. VAIANI, *Vedere e credere. L'esperienza cristiana di Francesco*, Milano 2000, Ed. Glossa, pp.161-162.

et en pleurant, comme elle le faisait habituellement, puis elle dit : « Dieu m'a accordé aujourd'hui un si grand bienfait, que le ciel et la terre ne sont rien en comparaison ! » On lui demanda si quelque autre sœur avait vu cela. Elle répondit qu'elle ne le savait pas, mais que pour elle, elle en était bien sûre. A quelle époque cela s'était-il passé ? Elle dit : Il y a trois ans, autour de la Saint-Martin. A quelle heure du jour ? Elle répondit : le matin après la messe » (9,9-10).

Le 3^e témoin, Philippa, fille de messire Léonard de Gislerio, nous raconte « que lorsque les frères quêteurs rapportaient des pains entiers, elle les réprimandaient presque et, les interrogeant, disait : « Qui vous a donné ces pains entiers ? » Elle parlait ainsi parce qu'elle aimait mieux recevoir en aumônes des croûtons que des pains entiers » (3,13). Elle fait référence à la pauvreté, mais imaginez à quoi le pain coupé pouvait bien faire penser à Claire. Elle aussi nous rapporte que « elle versait beaucoup de larmes surtout quand elle recevait le corps de notre Seigneur Jésus-Christ » (3,7).

Il y a aussi l'épisode des sarrasins, vu sous cet angle, que rapporte encore Françoise, de Coldimezzo (le 9^e témoin) : « On lui demanda ce qu'elle avait ainsi constaté. Elle raconta qu'un jour les Sarrasins étaient entrés dans le cloître du monastère ; la Mère se fit mener jusqu'à la porte du réfectoire et fit porter devant elle une cassette qui contenait le saint Sacrement du Corps de notre Seigneur Jésus-Christ. Et se jetant en oraison, prosternée jusqu'à terre, elle pria en pleurant. Entre autres paroles elle disait : « Seigneur, garde toi-même tes servantes, parce que moi j'en suis incapable ! » Alors le témoin entendit une voix d'une douceur merveilleuse qui disait : « Je te défendrai toujours ! » La sainte pria aussi pour la ville : « Seigneur, je t'en prie, défends aussi cette cité ! » La même voix se fit entendre, disant : « La ville souffrira bien des épreuves, mais elle sera protégée » (9,2). Claire, malade au point de ne plus pouvoir marcher, se le fait porter et se jette au-devant... un rapport physique avec le Seigneur.

Il y a aussi tout le thème du jeûne : « le lundi, le mercredi, le vendredi, elle ne mangeait rien » est une ritournelle des témoins.

Sœur Angeluccia de messire Angeleio de Spolète, le 14^e témoin, nous raconte la façon dont les choses lui rappelaient le corps crucifié du Seigneur : « Le témoin dit aussi que la sainte Mère madame Claire, ayant entendu chanter, au temps pascal, « Vidi aquam egredientem de templo a latere dextro », en eut si grande joie et en fut si impressionnée que, par la suite, après le repas et après Complies, elle se fit toujours donner l'eau bénite à elle-même et à toutes les sœurs, et elle leur disait : « Mes filles, vous devez toujours conserver dans votre mémoire le souvenir de cette eau sainte qui sortit du côté droit de notre Seigneur Jésus-Christ suspendu à la croix » (14,8).

Sur la façon dont Claire utilisait son corps pour prier, c'est Pacifica (1^{er} témoin) qui nous en parle : « Elle dit aussi que la sainte Mère était assidue à l'oraison, et fervente, qu'elle restait longtemps et humblement prosternée jusqu'à terre ».

Je m'arrête là pour le *Procès* et je passe aux *Lettres*, en rapportant seulement quelques citations possibles. *Lettre* 1, v.8 : « En l'aimant, vous resterez chaste ; ses caresses vous rendent plus pure encore ; sa possession consacre votre virginité ».

Lettre 2, v.18 et 20 : « C'est au Christ pauvre que tu dois rester attachée. [...] Ton époux [...] frappé, tout le corps déchiré à coups de fouets ».

La *Lettre* 3 est pleine de références : « Je vois [...] : de toute la force de ta foi, tu tiens dans tes bras de pauvre le trésor caché dans le champ du monde et du cœur humain, trésor incomparable [...]. Pour employer dans leur sens propre les termes de l'Apôtre, je te considère comme une auxiliaresse de Dieu même, comme le soutien et le réconfort des membres abattus de son Corps ineffable. [...] tu goûteras la douceur cachée [...]. Je veux parler du Fils du Très-Haut, que la Vierge enfante sans cesser d'être vierge. Attache-toi à cette très douce Mère qui a mis au monde cet enfant que les cieux ne pouvaient contenir ; elle, pourtant, l'a contenu dans le petit cloître de son ventre et l'a porté dans son sein virginal. [...] De même donc que la glorieuse Vierge des vierges l'a porté matériellement, de même toi tu pourras toujours le porter spirituellement dans ton corps chaste et virginal si tu suis ses traces, et particulièrement son humilité et sa pauvreté » (7-8.14.17.24-25).

La *Lettre* 4, là aussi est inégalée : la relation vivante avec Dieu est, là aussi, une question de contact, de satiété, de feu, de parfum.

Une dernière référence vient de la dernière phrase du deuxième chapitre de notre *Forme de vie* : « Et par amour de l'enfant très saint et très aimé, enveloppé de pauvres petits langes, couché dans une crèche, et de sa très sainte mère, j'avertis, je supplie et j'exhorte mes sœurs qu'elles se vêtent toujours de vêtements

vils » (*RegCl* 2,24). Ici, porter des vêtements « vils » est une mémoire continue, oserais-je dire mémoire physique, sur sa propre peau, du souvenir aimant du petit enfant enveloppé de langes.

Les saintes et les saints franciscains possèdent cet aspect concret du contact et de la conformation, pas seulement mentale, mais aussi physique, et aussi une contemplation qui est de regarder, de toucher, de percevoir avec l'odorat, de sentir avec le corps... (Pensons à la bienheureuse Angèle de Foligno ou à Padre Pio, par exemple).

J'ai conscience de toucher un point un peu particulier, qui doit être inséré dans l'équilibre sain et harmonieux de la personne... mais je crois qu'il est intéressant d'y réfléchir, de nous confronter avec cet aspect de notre spiritualité.

La clôture

En pensant à l'aspect physique de notre forme de vie contemplative, je ne peux pas ne pas parler de la forme extérieure, si concrète, qui est celle de la vie recluse. Tout d'abord, je crois que la clôture est une déclaration manifeste de l'inachèvement : nous ne sommes pas encore à la fin des temps, nous attendons, nous invoquons, nous tendons vers elle. Nous sommes dans le temps de l'attente, de l'espérance ; temps aussi de discernement, de précarité, de tension, d'obscurité. Il est important que l'Eglise nous perçoive dans cette tension, parce que la vie claustrale est le point de rencontre entre le gémissement et la réponse, et que cette tension, nous sommes appelées à la vivre dans notre chair.

N'avez-vous jamais vu, au moins sur des images, la façon dont sont construites les églises orthodoxes ? Elles sont faites d'une façon très particulière : extérieurement, elles ont la forme de grands chandeliers, avec des coupoles dorées qui ressemblent à des flammes, jusqu'au point le plus haut qui s'élève vers le ciel. Mais en entrant et en regardant vers le haut, à l'intérieur de ces coupoles, on y voit représenté le ciel, avec le Pantocrator ou la croix ornée, le centre de l'univers, ou la sainte Mère de Dieu. Dehors, tension vers le ciel, dedans, ciel qui rencontre l'homme. Cette architecture particulière signifie que ce temple est un point de rencontre entre le ciel et la terre, un point de rencontre qui, dans la foi chrétienne, est la personne du Seigneur Jésus, dans sa croix, dans son incarnation en Marie. Mais de l'extérieur, on voit une bougie qui brûle.

Voici, me semble-t-il, une belle image qui présente ce que nos monastères rendent manifeste : vus de l'extérieur, ils doivent montrer qu'ils sont en tension vers le ciel (du chœur, on a le haut, comme unique direction du regard), ils doivent pouvoir crier le désir que l'homme a de Dieu, exprimer le gémissement de l'invocation. Mais, en même temps, ils doivent révéler que ce désir est déjà assouvi, parce qu'à l'intérieur, il y a le mystère de la Présence, de l'expérience que le ciel est déjà descendu sur la terre, justement à cet endroit, là où il est possible de rencontrer la personne du Seigneur, de rester avec Lui. Le monastère est le lieu du désir de l'homme qui a le ciel à l'intérieur de lui. Il est le lieu du désir. Chaque monastère est là pour dire, presque pour révéler, que l'homme tend vers Dieu, mais à l'intérieur, il y a un point précis où cette tension devient rencontre, où le ciel « entre ». C'est une maison pour Dieu. « La fonction de la maison s'explique dans l'accueil des vies à l'intérieur de celle-ci. La maison renvoie à l'accueillant par excellence, à l'être féminin, demeure où se réalise le meilleur accueil : celui d'une nouvelle vie. Chaque être humain a le devoir suprême de devenir maison, de garder les vies avec sa propre vie. Cela se passe aussi par rapport à la transcendance : Dieu ne se mérite pas, il s'accueille. En hébreu, la miséricorde et le sein maternel s'expriment par le même mot : la miséricorde par excellence, c'est quand une mère reçoit en elle un enfant. Nous vivons tous parce qu'un jour, une femme nous a dit son oui, nous a reçu et accueilli. Marie a été miséricordieuse avec Dieu... pour que l'homme devienne ce qui l'habite »²⁸. Réfléchissez combien ceci est une des intuitions fondamentales de François, dans lequel Claire s'est vue « comme dans un miroir », dans lequel Claire a aussi lu la clôture comme un « être mère » à la façon de Marie : « le petit enclos de son ventre » (*3LAG* 19). Réfléchissez combien François s'est soudain rendu compte qu'il ne pouvait lire l'existence de Claire et de ses sœurs qu'avec une clé mariale.

Je crois qu'il ne serait pas dans notre charisme de lire la clôture comme une solitude monastique, alors que dans notre forme de vie fraternelle, celle-ci nous éduque à faire de l'espace. Elle nous éduque à la maternité.

Je voudrais approfondir la dimension de la clôture en allant toujours plus dans le concret, parce que j'ai l'impression qu'on en parle beaucoup mais que nous ne sommes plus capables de nous apercevoir com-

²⁸ Cf. E. RONCHI, *Le case di Maria*, Milano 2006, Ed. Paoline, pp.18-19.

bien une vie en clôture nous travaille, ni de dire combien elle nous aide, quelles dimensions de la personne elle développe, parce que c'est justement de savoir ce qui nous travaille qui nous en fait comprendre le sens.

Je voudrai expliciter combien la clôture développe une sensibilité particulière, également dans la vie spirituelle, une sensibilité à la vie, que le Seigneur fait ensuite progresser, se dilater. J'utilise deux verbes johanniques, qui me semblent utiles parce qu'ils décrivent très bien notre expérience de vie : **demeurer** et **rester**.

Dans *Forma Sororum* 3/2011, pp.169-178

Cinquième partie

a) *Demeurer*

Demeurer est un verbe qui nous mène dans la dimension du temps. La vie en clôture a cette caractéristique de demeurer dans le temps. Elle mûrit le sens d'une stabilité temporelle. Même vue de l'extérieur, notre vie en clôture est le signe d'une persévérance, mais aussi d'une présence stable, fidèle, de Dieu avec les hommes.

Demeurer. Durant des années et des années dans ce lieu-là, avec ces personnes-là, ces moments de la journée qui sont ceux-ci... On ne peut pas fuir « la longueur » du temps. S'il est vrai que les années passent et qu'elles semblent aller vite, il est vrai aussi qu'à l'intérieur de nous se développe le sens d'un toujours, justement parce que le rythme est constant, cadencé. Supprimer la répétitivité à notre vie, ce dont beaucoup se chargent avec la bonne intention de nous faire une faveur, est en réalité, à long terme, supprimer une qualité. Ce sont souvent les sœurs anciennes qui nous le font comprendre, et nous, nous devons le faire comprendre aux autres qui veulent nous préserver de la monotonie. Rompre le rythme est nécessaire, mais ce n'est pas un but en soi, ne nous en faisons pas une idole, parce que le rythme constant nous fait rester devant le sens du toujours, d'une éternité qui n'est pas en-dehors, dans le futur, mais qui est en cours.

Demeurer développe, dans le fond du cœur, avec les années qui passent, le sens libérant qui fait que, comme il y en a eu avant nous qui avançaient, il y en aura encore après nous, si Dieu le veut. Demeurer donne le sens de l'insertion dans une histoire, le sens d'une continuité, d'une conservation fidèle de Dieu. Cela ne déresponsabilise pas car nous avons la conscience d'être nous, avec d'autres sœurs, gardiennes d'un don qui a la saveur de Dieu, et nous nous sentons responsable de le confier, enrichi par le passage de notre personne, de notre chair, à celles qui viennent après nous, comme l'ont fait les sœurs qui étaient là lorsque nous sommes entrées. Nous sentons que le don d'une très belle et unique forme de vie comme la nôtre, pour perdurer dans l'histoire, nous traverse, et que la vie aujourd'hui, dans ce temps, a le sens d'une dignité unique.

Demeurer, en même temps que *rester*, mûrit en nous la vertu chrétienne de la patience. La patience chrétienne n'est par une résignation passive... ce n'est pas subir, supporter, mais plutôt tenir bon, résister, ne pas céder, porter sur les épaules les misères, les douleurs, les difficultés, les nôtres et celles des autres, et le faire avec un courage chrétien. La patience, c'est savoir porter l'attente de cette vie. Etre « pèlerine et étrangère » a justement ce sens premier : être avec espérance dans la précarité de la vie, certaines qu'elle se dirige vers l'accomplissement, certaines qu'elle est en train de s'accomplir pleinement.

Je cite un très beau texte que j'ai trouvé il y a plusieurs années dans un numéro de la revue *Civiltà cattolica* (n°3766, 19 mai 2007) et qui décrit en profondeur l'expérience d'une vie comme la nôtre : « La patience n'est pas tant la vertu du stoïque qui subit les épreuves les plus dures sans laisser échapper une lamentation. L'Eglise pèlerine, au contraire, gémit : le *gemitus* est une de ses expressions caractéristiques, qui en trahit toute la nostalgie, l'angoisse de la libération, mais aussi la faiblesse. La patience de l'Eglise ne laisse pas la place à l'orgueil, que l'on réussit difficilement à séparer de l'attitude stoïque. Mais surtout, la patience de l'Eglise est imprégnée d'espérance. La patience stoïque est muette, noble, altière, mais n'a pas le ciel au-dessus d'elle. La patience consiste pour l'Eglise à assumer pleinement sa situation présente. Le verbe assumer n'est pas choisi par hasard, c'est le verbe de l'Incarnation ».

Demeurer nous fait voir comment est le cœur humain devant des temps qui sont longs. C'est, me semble-t-il, un grand service que l'on peut faire aujourd'hui à l'histoire, celui de rappeler, avec la sérénité d'une vie constante, dans la durée, qu'il y a dans le cœur de l'homme la capacité à demeurer, quand

demeurer est, comme le dit le Seigneur, un apprentissage à habiter dans l'amour, quand demeurer nous montre que, après tant d'années, Lui ne change pas son intention d'aimer ; nous pouvons alors nous y fier, maintenant et pour toujours.

Vous savez peut-être ce que Jean-Paul II a dit une fois à un journaliste qui lui demandait si le Pape ressentait le manque de temps libre, il lui a répondu : « Du temps libre ? Je fais tout avec liberté ! ». Réponse de celui qui a appris à rester de longues années dans une situation qui ne lui laissait pas du tout de temps libre. Sa liberté de tout faire avec liberté a germé, s'est développée et a grandi en demeurant dans la pression d'une situation limitée.

Ainsi, je crois que c'est dans une vie claustrale comme la nôtre, où, s'il y a un risque de s'adapter, de monter dans la barque et de laisser la communauté ramer parce qu'il y a toujours quelqu'un qui pousse l'embarcation, il y a l'opportunité, l'occasion qu'en nous se développe la capacité d'insérer la nouveauté sur les traces de l'éternité. La capacité à trouver le sens profond des choses, même des choses les plus petites. Une certaine créativité dans la remotivation. Ce ne sont pas de petites choses, si on y réfléchit.

Demeurer est aussi une grande éducation à la séparation, à la sérénité de la séparation. Cela vous surprend peut-être, mais c'est réellement une expérience de vie. Nous vivons pendant des années avec des sœurs qui petit à petit « migrent », dirait Claire ; moi en 22 ans, j'en ai vu *migrer* 12. Ce verbe tiré de la liturgie et que Claire utilise pour parler de la mort d'une sœur de la communauté est très beau : *migrer*, très beau. Après avoir vu mourir les sœurs avec qui nous avons vécu, l'une après l'autre, nous avons vraiment la certitude que la communauté est en train de « migrer » ailleurs, est en train de se recomposer ailleurs. Nous apprenons à vivre avec la séparation, à accompagner l'autre en restant.

Si cela est vrai dans une vie normale, cela est multiplié dans une vie comme la nôtre, qui crée un plus grand nombre de liens étroits qui, petit à petit, sont traversés par la séparation de la mort. Cela éduque le cœur, cela l'éduque à accueillir non seulement la mort, mais aussi la dimension de la séparation, qui est une dimension douloureusement présente dans la vie, mais qui est aussi le signe d'une vie qui est en train de se poursuivre. La mort de l'autre est toujours une épreuve. L'autre a sa vie, son histoire avec Dieu. Je peux vouloir le bien de son âme, mais justement pour cela, ce qui est important, c'est que son destin s'accomplisse. C'est une expérience de maternité. C'est la maternité de Marie sous la croix.

b) *Rester*

L'Eglise utilise l'expression la plus grande, celle des épousailles. L'épouse est réponse immobile à l'époux. Elle ne « répond » pas mais elle *est* réponse, son identité est d'être réponse à l'époux. L'épouse n'existe qu'en relation à l'époux.

Stabat, la grande leçon des épousailles que nous donne Marie est celle-ci. Une femme sait qu'à certains moments, il n'y a rien à comprendre, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à rester. Il n'y a rien d'autre à faire que de rester. L'épouse *reste* devant l'époux, même quand les traits de son visage sont horribles, même quand il est autre, et un autre est difficile à regarder.

Rester est un verbe qui se réfère à un lieu, à un demeurer immobile, statique justement. Que mûrit en nous le fait de vivre longtemps dans le même lieu ? Cela porte à l'intériorité parce qu'on n'est plus distraite par la variété extérieure. Elle nous habitue à un même lieu. Mais nous ne lisons pas cela de façon négative. Elle nous amène à comprendre que ce n'est pas le changement continu, la recherche de la nouveauté qui nous fait respirer et nous sentir vivantes, mais c'est la profondeur, l'épaisseur de la vie.

Rester vaut aussi pour les relations. La clôture n'est pas seulement une question de frontières extérieures, d'espaces et de lieux, de temps rythmé, mais elle touche la permanence des relations. Où est-ce que nous, nous changeons ? Dans les faits et dans les rencontres, dans les relations. La clôture délimite les faits et les relations, et en cela elle forme le cœur dans un but précis, elle est faite pour cela, pour former à une pauvreté intérieure, à l'engendrement de celui qui reçoit aussi les faits, les événements ; elle est faite pour unifier la personne en traversant le désert (cf. *Dt* 8), elle est l'espace et le temps où émergent toutes les misères et les craintes, mais aussi les désirs, les choses essentielles de la vie, cette limite qui est la frontière nécessaire pour contenir un don.

Nous savons bien ce que signifie rester dans les relations, pendant des années et des années. Même dans celles qui sont difficiles, qui nous éprouvent et nous éprouvent encore et qui ne changent pas, et qui peut-être nous semblent toujours vécues de la même façon – et où nous voyons toujours l'autre de la même

façon. Alors, nous voyons notre cœur, nous le voyons là, très concrètement, quand c'est dur, nous voyons combien il désire de grandes choses et comment il se perd ensuite dans une brouille, incapable de changer, de trouver le chemin. Cela nous mène dans un chemin de purification qui est partage de la douleur et de la difficulté des hommes, de leur misère devant Dieu. Cela nous enseigne la compassion.

Mais la clôture est aussi le lieu de la révélation, de la connaissance, de l'intimité. Celle qui n'est pas capable de se mettre en relation, de s'impliquer tout entière dans une relation, celle qui n'est pas capable d'intimité ne peut pas vivre la vie de clôture. Du moins, elle ne peut pas en jouir. Nous apprenons toutes en grandissant, c'est certain, à ne pas mettre de clôture intérieure, mais aussi à conserver cet espace intérieur qui appartient seulement à Dieu, à ne pas se laisser posséder et à ne pas posséder les autres, en les envahissant dans cet espace sacré qui n'appartient qu'à Dieu. On grandit certainement en ceci, et il y a des purifications à vivre parce que le cœur tend ou à l'isolement et à l'autosuffisance, ou bien à l'invasion, à la possession ou à être possédé ; le cœur tend même à toutes ces choses en même temps, capables que nous sommes de faire coexister en nous les contradictions les plus évidentes. La clôture aide à l'unification de la personne et elle le fait essentiellement en élaguant, en allant à l'essentiel. Elle le fait en réduisant la porte, en la faisant plus petite, de façon à ce que pour passer, nous devons laisser ce qui est superflu, nous devons nous abaisser.

La fraternité

« Ensemble avec ses sœurs » (*RegCl* 1,4) ; « le consentement de toutes les sœurs » (*RegCl* 2,1) ; « entière concorde » (*RegCl* 4,3) ; « que l'abbesse soit tenue de convoquer ses sœurs au chapitre » (*RegCl* 4,15) ; « ensemble avec mes sœurs je lui promis volontairement obéissance. [...] Je fus toujours soucieuse avec mes sœurs de garder la sainte pauvreté » (*RegCl* 6,1.10) ; « un travail qui relève de l'honnêteté et de l'utilité commune. [...] Et que toutes ces choses soient distribuées, pour l'utilité commune » (*RegCl* 7,1.5) ; « toutes sont tenues de pourvoir et de servir leurs sœurs malades [...]. Qu'avec assurance chacune manifeste à l'autre sa nécessité » (*RegCl* 8,14.15).

Ce ne sont que quelques-unes des références possibles de la *Règle*.

La grâce, le charme de Dieu, sa beauté, a sa haute épiphanie dans la charité. On le voit, on le contemple dans l'amour sans retour.

Dans toute notre *Forme de vie*, on comprend que, finalement, c'est la fraternité qui est l'individu qui répond à Dieu. C'est la communauté qui est à l'écoute de Dieu, qui Lui obéit (*ob-audire* signifie écoute attentive), qui conjugue la vie avec la Vie en persévérant dans un discernement difficile, qui a soin d'observer (*ob-servare* signifie conserver avec soin) l'Évangile.

C'est la fraternité qui, en gardant l'unité et en portant sa propre fragilité, se garde pour Lui, pour Sa présence à Lui, pour sa sainte opération, dans la gratuité qu'il nous a manifesté, dans son amour jusqu'à la fin. La beauté de la charité, nous pouvons la voir concrètement. Aujourd'hui, c'est encore de cette façon que Dieu attire les hommes à lui, et la fraternité devrait pouvoir montrer cet *au-delà* de la gratuité, de la patience, de l'affection et d'un soin persévérant, fidèle.

La fraternité, dans notre forme de vie, est le lieu par excellence de la contemplation, parce qu'il est dans la charité, dans la beauté d'un amour qui se fait chair dans des gestes gratuits, quotidiennement gratuits, dans la gratuité du service, dans le pardon, et cela tout au long des années. C'est là qu'on « voit » Dieu. On voit Dieu dans la chair de ce corps qu'est la fraternité. La fraternité est son corps qui se voit.

Claire l'avait bien appris quand elle avait vu François et ses compagnons, elle l'avait vu là, son Seigneur Jésus Christ, Serviteur du Père et des hommes. Elle avait reconnu là son Visage. Cela a été encore plus évident pour elle que pour François qui, seulement après, avait été surpris du don de Dieu dans les frères qui l'avaient rejoint, tout comme il s'était donné dans les lépreux.

Dans le texte de notre *Forme de vie*, ceci est une évidence qui est mûrie et qui n'a pas déçu dans le cours des longues années de vie à Saint Damien, années qui ont donné à Claire l'épaisseur d'une expérience que François n'avait pas eu le temps de vivre.

Et cela n'a pas été une expérience décevante. Au contraire, elle l'a confirmée dans cette intuition, dans cette révélation qui était encore dans la dynamique de l'Incarnation. « Elles doivent prendre garde de se mettre en colère ou de se troubler à cause du péché de quiconque, car la colère et le trouble empêchent la charité en elles-mêmes et chez les autres. [...] J'avertis et j'exhorte dans le Seigneur Jésus-Christ : que les

sœurs se gardent de tout orgueil, vaine gloire, envie, avarice, souci et préoccupation de ce siècle, critique et murmure, dissension et division. Mais qu'elles soient toujours soucieuses de conserver entre elles l'unité de l'amour mutuel qui est le lien de la perfection » (*RegCl* 9,5 ; 10,6-7). Être son corps n'a pas été une réalité facile pour Claire et ses sœurs, comme elle ne l'est pas pour nous, ce devenir un a été et est continuellement mis à l'épreuve par la tentation, par le péché, par le jugement, par la maladie du désespoir.

Ce corps doit être sauvegardé de l'intérieur, à partir de la garde du cœur, de l'âme et du corps de chacune. Il doit être conservé dans le pardon réciproque, dans des comportements qui parlent d'attention à la présence de l'autre, dans cette capacité de se mettre à la place de l'autre, de faire passer ce que je ressens, ce qui pour moi est juste, après ce qu'est en train de vivre l'autre.

Claire l'a fait de manière ininterrompue ; elle qui « ne voulut jamais pardonner à son corps » (*Pr* 6,5), elle a pris soin de ce corps, elle a fait de l'espace en elle pour ce que vivaient les autres.

Les témoignages les plus beaux, les plus touchants, dans son *Procès de canonisation*, nous sont justement offerts dans ce domaine : « Elle aimait ses sœurs comme elle-même » (*Pr* 4,18) ; « Souvent, quand une sœur souffrait de quelque douleur soit dans la tête soit dans d'autres parties du corps, la bienheureuse Mère l'en délivrait par la vertu du signe de la croix » (*Pr* 1,16) ; « elle considérait toutes les sœurs comme supérieures à elle, de toutes elle se faisait la moindre, les servant, leur versant l'eau sur les mains, nettoyant les chaises des malades et lavant même les pieds des quêteuses » (*Pr* 3,9) ; « souffrait d'écrouelles dans la gorge. Madame Claire connut en esprit qu'elle était très tentée d'en guérir à tout prix. Une nuit donc, ladite sœur Andrée, qui était en dessous, dans le dortoir, se serra la gorge de telle manière et si fortement qu'elle en perdit la parole. La sainte Mère connut cela en esprit ; aussitôt elle appela sœur Philippa, le témoin, qui dormait non loin, et lui dit : "Descends vite au dortoir, car sœur Andrée se trouve très mal. Fais-lui chauffer un œuf, donne-le lui à boire, et dès qu'elle aura retrouvé la parole amène-la moi". Ainsi fut fait. Et la Mère demanda à sœur Andrée ce qu'elle avait eu et ce qu'elle avait fait, mais sœur Andrée ne voulait rien lui dire. Ce fut madame Claire qui lui raconta toute sa tentation de point en point ; et ce fait fut divulgué parmi les sœurs » (*Pr* 3,16). Ce fait est très beau parce qu'il nous montre comme Claire utilise une véritable méthode de soin : sentir ce que l'autre est en train de vivre, agir par un geste concret qui lui dit que quelqu'un veille sur elle et la garde, qu'elle n'est pas laissée à elle-même et à ses disgrâces, chercher à lui faire dire son propre désespoir, exprimer clairement de ce qui est arrivée... Le tout « en esprit », c'est-à-dire dans la perception de la réalité du dedans, don de l'Esprit.

Parfois, cet ordre change, mais c'est en substance toujours la même chose. Balvina (7^e témoin) raconte : « Le témoin ajouta qu'étant elle-même malade, elle fut prise, une nuit, d'une forte douleur à la hanche et commença à gémir et à se lamenter. La Mère lui demanda ce qu'elle avait. Elle le lui dit. La bienheureuse Mère se pencha sur la hanche, juste à l'endroit de la douleur, puis y déposa le voile qui lui couvrait la tête : immédiatement le mal disparut » (*Pr* 7,12). Une nuit là aussi – la nuit à Saint Damien ne devait pas être calme ! Cette nuit, c'est la nuit de la solitude, de la tentation, de l'épreuve, de la difficulté à discerner ce qui est en train de m'arriver, du fardeau de mes péchés, de mon caractère pesant. Ces périodes où nous sommes dans un tunnel et où nous ne voyons pas, même de loin, le point lumineux qui nous dit que les ténèbres sont en train de se terminer.

Là, la proximité gratuite des sœurs, de la sœur, qui « voit » notre douleur, qui attend parfois d'être appelée (il y a des proximités qui restent cachées et qui veillent de loin, dans le respect de ce que nous vivons), ou qui spontanément bouge, nous accompagne dans la vérité sans nous laisser là, toute seule... cette présence est sacrement de la présence du Seigneur. Le Seigneur, nous le connaissons aussi comme cela, nous le touchons aussi de cette façon. L'amour fraternel n'est pas seulement le lieu où la contemplation se montre authentique : d'où est-ce que je vois qu'il y a une relation profonde avec Dieu ? De la façon dont je vis en fraternité.

Mais pour nous, il y a encore plus. Pour notre forme de vie, il y a encore plus. L'amour fraternel, la charité est contemplation, lieu qui nous ouvre tout grand le secret du Dieu Vivant, la gratuité de son amour, de son soin pour moi. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas toujours la même sœur qui nous apporte cela, il n'existe pas une sœur spéciale qui vit en symbiose avec nous, et qui sent ce que nous sentons... c'est la *communauté* qui nous porte cette nouvelle. Plus c'est comme cela, plus nous comprenons que c'est Dieu.

Je crois que pour Claire, ce chemin a été important.

Vous souvenez-vous ce qu'elle dit de l'abbesse dans le *Testament* ?

« Quant aux sœurs qui sont sujettes, qu'elles se rappellent que, pour Dieu, elles ont renoncé à leurs volontés propres. Aussi je veux qu'elles obéissent à leur mère, comme elles l'ont promis au Seigneur, d'une

volonté spontanée, afin que leur mère, voyant la charité, l'humilité et l'unité qu'elles ont entre elles, porte plus légèrement tout le fardeau qu'elle supporte en raison de son office, et que ce qui est pénible et amer, à cause de leur sainte conduite, soit pour elle changé en douceur »²⁹.

Quand on parle d'amer et de douceur dans les écrits de François et de Claire, il faut faire attention... On ne dit pas ici : « si les sœurs sont d'accord avec la Mère, elle est plus contente et elle peut s'occuper d'autre chose... » C'est trop banal ! *Videns caritatem, humilitatem et unitatem quam invicem habent*. La Mère voit mieux, d'autant que l'expérience qui suit est la même que le lépreux de François: l'amer se change en douceur.

La Mère voit et reconnaît la nouveauté d'une Présence qui est en train de se révéler, une Présence qui lui donne une joie profonde, qui transforme finalement l'amer en douceur. C'est pour cela que le poids est plus léger, parce que de l'autre côté du joug, il y a Jésus, il y a son Corps avec elle.

Si la vie que Dieu nous a donnée trouve un sens et une plénitude dans la relation, si Jésus Christ l'a manifestée aux hommes à travers les relations concrètes d'amour pour les frères et les sœurs avec qui il a vécu, nous aussi, nous ne pouvons goûter par avance la vie éternelle qu'à travers les rapports d'amour tangibles et quotidiens que nous réussissons à tisser avec tous les autres fils de l'unique Père.

Dans *Forma Sororum* 4/2011, pp.227-236

Sixième partie

Jésus Christ

Au centre de la communauté de Saint Damien, il y a le Crucifié.

Nous ne devons pas oublier cette présence, non seulement lorsque nous pensons à la vie de Claire et des sœurs de Saint Damien, mais aussi à notre vie. Le Crucifié est pour nous le lieu de la contemplation par excellence.

Il est le point de départ, le *principium*, il est le partage de la vie, il est le but.

Le regarder, Lui. Un regard qui s'arrête. Rester personnellement et communautairement sous son regard, un regard qui regarde au-delà, qui nous ouvre la porte de son intimité. Pour nous, le visage de Dieu est alors Jésus, sa Personne, c'est pourquoi contempler Dieu, c'est voir le visage du Christ. Toute notre existence est orientée vers la rencontre avec Lui, le voir, le toucher.

Le visage et la voix de l'aimé sont à chaque instant nouveaux pour l'aimée, comme si elle ne les avait jamais vus ni entendus. Là où il n'y a plus l'amour, il y a habitude, parce que l'amour vrai ne croit pas posséder l'autre, tout savoir de lui ; il sait qu'il est un mystère toujours nouveau. Cela vaut d'autant plus pour le Christ pour lequel aucun saint et aucun ange ne pourra jamais s'habituer à sa beauté, même s'il la voit pour l'éternité.

Nous avons devant nous un Crucifié. Nous sommes des femmes et nous savons, de la façon dont nous sommes faites physiquement, que douleur et vie ne sont pas en contradiction. Jésus ressuscité est apparu en premier à des femmes parce que les femmes, beaucoup plus que les hommes, savent qu'il est possible qu'une grande joie naisse d'une grande douleur, elles savent que douleur et vie peuvent coexister. Elles étaient les seules à avoir, dans leur expérience, la possibilité de comprendre quelque chose de ce qui était arrivé.

Pour cela, je crois que le fait de rester devant le Crucifié, rester avec Lui, dirait Claire, rester avec l'épaisseur de toute une existence, est quelque chose qui nous appartient. De fait, ce fut ainsi au Calvaire, où il y avait des femmes. Nous, les femmes, avons en général une plus grande capacité à rester, et en particulier à rester à côté de la douleur, de supporter le poids de la question de la vie que pose la douleur, de rester près du destin de l'autre, *usque in finem*.

La beauté du Crucifié. Pour François aussi, et pour Claire, comme pour nous, cela a été une question d'une importance capitale, cela a été *la* question... Tous les deux avaient un idéal de beauté, d'harmonie, de

²⁹ *TestCl* 67-70 : « Sorores vero quae sunt subditae recordentur quod propter Deum abnegaverunt proprias voluntates. Unde volo quod obediant suae matri, sicut promiserunt Domino, sua spontanea voluntate, ut mater earum videns caritatem, humilitatem et unitatem quam invicem habent, omne onus quod de officio tolerat, levius portet, et quod molestum est et amarum, propter earum sanctam conversationem, ei in dulcedinem convertatur ».

courtoisie, et tous les deux étaient amoureux du Crucifié... c'est la raison avec laquelle François attire Claire plus loin : François lui présente Jésus, ce n'est pas un jeu de mots, ce fut vraiment ainsi, il lui présente « le Vivant » comme Paul aux Galates (*Ga* 3,1).

Bona de Guelfuccio, le 17^e témoin au *Procès*, raconte : « Le témoin l'accompagna souvent lorsqu'elle allait parler avec saint François, ce que toutes deux faisaient en secret pour n'être point surprises par les parents. On lui demanda ce que saint François lui disait. Elle répondit : il l'exhortait à se convertir à Jésus-Christ. Et frère Philippe parlait de même. Et elle les écoutait volontiers et acquiesçait à tous leurs bons enseignements » (*Pr* 17,3). Philippa, le 3^e témoin, nous dit que Claire, pour sa part, faisait de même : « Sœur Philippa, fille de feu messire Léonard de Gislerio, religieuse du monastère de Saint Damien, prêta serment puis déclara qu'elle était entrée elle-même dans l'Ordre quatre ans après que sainte Claire y fut entrée à la suite de la prédication de saint François. Elle était venue parce que ladite sainte lui avait exposé comment notre Seigneur Jésus-Christ, pour le salut du genre humain, souffrit la passion et mourut sur la croix. Ces entretiens la touchèrent beaucoup, elle décida d'entrer dans l'Ordre et de faire pénitence avec Claire » (*Pr* 3,1).

Cette relation unique avec son Seigneur crucifié, sa pensée continuelle tournée vers Lui dans sa Passion, cela n'a pas été seulement au début, mais a été une constante de la vie de Claire – nous pensons aux Lettres à Agnès, par exemple – et cela jusqu'à s'y retrouver vraiment tout entière, à ne pas être ailleurs que là. Philippa nous raconte encore : « Le témoin dit aussi que madame Claire s'adonnait à la contemplation avec tant de ferveur que, le jour du Vendredi Saint, méditant la Passion du Seigneur, elle demeura comme insensible tout le jour et une grande partie de la nuit suivante » (*Pr* 3,25). Le souvenir de la Passion l'accompagne aussi dans la mort. Agnès, fille d'Oportulo de Bernardo, le 10^e témoin dit ceci : « Elle dit encore que sainte Claire, sur la fin de sa vie, exhortait les sœurs et le témoin lui-même à demeurer en oraison, et elle demanda au témoin de réciter la prière des Cinq Plaies du Seigneur. Pour autant qu'on pouvait la comprendre, car elle parlait très bas, elle se récitait continuellement la Passion du Seigneur, et prononçait aussi très souvent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. La dernière parole que la sainte Mère dit au témoin fut celle-ci : "Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus" » (*Pr* 10,10).

Le Crucifié est le centre d'attraction du désir, de la vie de Claire ; de là tout est parti, tout continue ; avec Lui s'est terminé le chemin.

Et pour nous ? Qu'est-ce qui a été au début, qu'est-ce qu'il y a maintenant ?

Partons d'un fait : le Crucifié nous a attiré à lui ; la seigneurie de Jésus s'exprime ainsi, c'est la mission de Jésus sur la croix – « J'attirerai à moi tous les hommes » (*Jn* 12,32) – c'est sa façon habituelle de régner : attirer tout et tous vers son corps.

Je crois que cela a été un peu la même expérience pour nous toutes, le Crucifié nous a attirées, il a appelé notre désir à la vie.

Mais alors nous devons vraiment croire que la beauté et la douleur peuvent coexister, être ensemble, que la souffrance ne peut pas être étrangère à la beauté, que ces deux réalités opposées ont, ensemble, un charme capable de nous changer la vie, de changer notre façon de lire la réalité, de les changer dans le sens d'une acquisition de la profondeur.

La rencontre avec Jésus crucifié a changé notre façon d'être au monde, c'est clair, cela se voit... c'est un fait !

Nous sommes une représentation de cette partie de l'humanité qui, comme le dit Nicolas Cabasilas (un théologien byzantin du quatorzième siècle) : « [...] nourrit en elle un désir tellement puissant qu'il dépasse notre nature, à nous êtres humains, et qui désire plus qu'il ne soit permis à l'homme de s'y attendre, des êtres humains blessés par l'Époux »³⁰.

Un désir qui a été capable de la faire avancer, d'aller au-delà de la peur de la croix. Ce désir est celui qui, encore aujourd'hui, nous fait avancer.

De fait, la rencontre avec le Seigneur crucifié vivant a dilaté notre capacité à désirer, blessant notre cœur avec la nostalgie du sens des choses, de les porter vers leurs sens. Jésus nous a communiqué *son* désir d'accomplissement de tout, désir qui est aussi souffrance de l'inachevé : « comme cela me pèse jusqu'à ce qu'il soit accompli » (*Lc* 12,50).

Jésus nous a regardées, et en un clin d'œil – cela a suffi – nous avons vu l'accomplissement de tout dans un au-delà d'amour sans limites qui nous a rencontré.

³⁰ Cité par J. RATZINGER, *In cammino verso Gesù Cristo. Ferito dal dardo della bellezza*, Milano, 2004, p.29.

La beauté du Crucifié provoque un sursaut, blesse le cœur par le désir de l'accomplissement. C'est comme si à ce moment-là, nous avions commencé à vouloir que tout s'accomplisse dans cet amour sans limites, parce que là est le sens, la direction de la réalité.

Cela change le regard. Notre façon de regarder les choses a acquis, au moins au départ, le pouvoir du regard de Dieu.

La vie contemplative est aussi un regard vers le monde, il s'agit de participer à la façon dont Dieu regarde le monde, Lui, qui regarde et fait les choses belles. Il les crée belles en les redressant, en les accompagnant, en les portant à leur accomplissement, ou mieux, en les regardant à partir de leur accomplissement. C'est comme ça que fait l'amour, il « voit » l'autre accompli, il voit le don unique qui est déposé et qui s'accomplira, l'amour voit le sens de l'autre. C'est cela un regard contemplatif : un regard qui, traversant les choses, les attache, pour ainsi dire, les accroche à leur terme en les unissant solidement par la puissance de la vérité. Le regard contemplatif boucle la boucle du début avec la fin, en accueillant en lui ce qu'il voit, parce que c'est un regard essentiel, et ce qui est essentiel reste, traversant tout. Je crois que si nous voulons servir notre temps – ce petit bout d'histoire qu'il nous est donné de vivre – il est bon que nous fassions attention à ceci, à regarder les personnes, les faits, l'histoire dans son ensemble, et ainsi, rechercher et montrer les signes de l'accomplissement.

C'est vrai, le message de la beauté est assombri par le mal, par le mensonge, par la violence ; le mal cherche à le cacher, à le défigurer. Parfois, il nous semble qu'il n'y a pas de chemin de sortie, que la réalité, le monde, est définitivement moche parce qu'inique. La beauté comme accomplissement, et en même temps désagrégation, nous semblent être deux directions inconciliables.

Le fait que Jésus nous ait ouvert une voie, que dans le Crucifié ces deux choses coexistent, ne deviennent pas, prenez-y garde, une unique chose, il n'y a pas confusion : le mal reste mal, et le bien reste bien. C'est qu'en Jésus, la beauté reçoit un nouveau nom, une nouvelle profondeur, un nouveau réalisme : un visage qui s'est laissé frappé, couvrir de crachats, couronné d'épines, couvrir par le mal, défigurer, mais un visage qui n'est pas resté écrasé, qui a absorbé tout le mal pour tout porter à son accomplissement, dans la tension de l'amour jusqu'à la fin ; un visage qui a la puissance de transformer même la laideur du mal en une beauté disponible à l'offrande de soi, en un abandon confié dans une confiance qui ne revient pas en arrière, dans un amour jusqu'au bout³¹.

C'est lui qui nous a entraîné, qui nous a précédé et rejoint, inconditionnellement. Un amour jusqu'au bout, et ce n'est pas une petite différence par rapport à tous les autres amours dont l'homme peut faire l'expérience : l'Eucharistie est le sacrement de cet amour qui ne reste pas inachevé, n'est pas un amour timide, qui commence et qui se retire par peur, fragilité, incohérence. « Jusqu'au bout », c'est la force de l'amour qui sait porter à l'accomplissement, c'est le mouvement de l'amour qui entraîne toute chose en les emportant jusqu'au bout : il n'y a rien qui reste inachevé dans ce que le Christ a commencé en nous. La certitude d'une joie qui peut exister même avec la tristesse, les contradictions du monde et du cœur humain, avec les déceptions, les peurs, les incohérences... Un amour qui sait porter les choses à leur accomplissement, Le sommet de tout. Celui est l'accomplissement – ce n'est pas une idée, c'est une personne – accompagne notre inachèvement.

Le mal qui blesse le cœur en paralysant l'âme, en bloquant les sentiments, en cimentant la liberté, en enlaidissant l'homme et la réalité, en rendant fausse la vie, est brûlé dans le très beau Corps du Seigneur, dans le feu d'un amour jusqu'au bout, dans le feu de l'amour qui accomplit, amour qu'est l'Esprit Saint.

C'est dans ce contexte que je voudrais conclure notre itinéraire avec un écrit de Claire qui nous conduit justement dans cet « ardeur de la charité », comme elle dit.

Ce texte est la 4^e Lettre de Claire, entièrement feu, traversée par le feu de l'Esprit. C'est la lettre du « tout est accompli », dans le sens que tout est compris, contenu, embrassé, renfermé dans l'accomplissement, dans le sens que le désir de l'accomplissement de Jésus sur la croix est en train de se réaliser dans mon existence, dans notre existence, nous dit Claire.

Allons voir ce texte qui est fondamental pour nous, qui nous ouvre le cœur parce qu'il nous montre ce que Dieu est capable de faire avec une femme, comment il la fait mère, fille, épouse, amie.

³¹ Cf. J. RATZINGER, *In cammino verso Gesù Cristo. Ferito dal dardo della bellezza*, Milano, 2004, p.27-43.

Cette Lettre remonte aux derniers mois de la vie de Claire. Ne l'oublions pas. Claire est alors une femme d'une soixantaine d'années, avec une vie vécue à Saint Damien, le labeur de définir une identité charismatique dans une expérience en continuel discernement, la difficulté de demeurer dans une histoire tourmentée, dans des histoires tourmentées.

Nous nous attendrions à voir une femme fatiguée, à une *nunc dimittis* d'offrande, du type : « j'ai fait ma part, que Dieu vous enseigne la vôtre »... après des années mûries dans la maladie, dans le rapport avec Dieu, dans la vie fraternelle, dans les ennuis de la vie et d'une forme de vie qui est restée indéfinie presque jusqu'à sa mort.

Claire s'imagine probablement que ce sera la dernière lettre qu'elle pourra écrire à Agnès. C'est donc comme un testament, et c'est ainsi qu'elle doit être comprise. Nous le savons par les témoignages au *Procès*, elle vit des moments de solitude (le « vous m'avez laissée seule » du dernier Noël), de profonde intimité avec son Seigneur. Elle utilise largement le *Cantique des cantiques* dans cette lettre.

C'est une femme qui a appris à s'impliquer tout entière dans les relations, avec Dieu, avec les sœurs, avec l'histoire, à exprimer son besoin de proximité, la gratitude, l'affection. Comme elle est différente de la femme noble parfaite et intouchable de ses débuts !

Bien qu'étant un « document officiel », comme l'était chaque lettre qui était lue en public puisque c'était un événement exceptionnel, Claire ne lésine pas sur les expressions émouvantes, dans lesquelles elle exprime une affection viscérale, très profonde : « A la moitié de son âme et au réceptacle de l'amour singulier de son cœur [...]. Ne crois aucunement que l'incendie de la charité à ton égard brûle moins suavement dans les entrailles de ta mère [...]. Aie mémoire de ta toute pauvre mère, sachant que moi j'ai inscrit ton heureuse mémoire, de façon indélébile, sur les tablettes de mon cœur, te tenant pour plus chère entre toutes [...]. Que dire de plus ? Que, dans la dilection de toi, se taise la langue de la chair ; ou plutôt, que parle la langue de l'esprit. Ô fille bénie, puisque la dilection que j'ai pour toi, la langue de la chair ne pourrait en aucune façon l'exprimer plus pleinement, ce que je t'ai écrit incomplètement, je te prie de le recevoir avec bienveillance et dévotion, considérant en cela au moins mon affection maternelle, par laquelle tous les jours je suis affectée de l'ardeur de la charité envers toi et tes filles » (4LAg 1.5.33-34.35-37).

C'est un langage très intime : Claire fait appel à des mots qu'elle ne dit pas, à des sentiments qu'elle ne peut pas exprimer plus qu'elle ne le fait, à une communication qui va bien au-delà, mais qui est si claire pour les deux qu'elle peut ne pas être exprimée. Une union vraiment particulière, un ressenti commun qui les lie dans une affection très humaine et, justement pour cela, très divine. Dieu parle ainsi, par l'amour réciproque, l'une pour l'autre.

Nous retrouvons dans ce texte, comme retracé, le même itinéraire que Claire avait proposé à Agnès dans la 2^e Lettre, en le scandant par les trois verbes *intuere*, *considerare*, *contemplare*, qui sont repris ici dans le même ordre. Le même parcours après environ 17 ans. Ce n'est pas par hasard. Claire a certainement respiré la spiritualité de son temps (surtout celle cistercienne), mais elle aussi fait sien un itinéraire précis. Il y a vraiment une méthodologie, un chemin fait de pas successifs, qui sont progressifs et qui conduisent au *avec Lui*, c'est-à-dire au *avec-patience* et au *avec-joie*. Je dirai que le but ultime est justement de demeurer avec Lui, c'est la communion réelle avec Lui.

Je m'arrête sur quelques versets, mais je vous invite à relire le texte intégralement, sans interruption, parce qu'il parle en lui-même, il parle de cette femme que l'Esprit a accomplie en Claire. Ce sont les versets 15-26. « Ce miroir, regarde-le chaque jour, ô reine, épouse de Jésus-Christ, et mire sans cesse en lui ta face, pour ainsi dire tout entière, intérieurement et extérieurement, te parer, drapée et enveloppée dans des étoffes variées, parée également des fleurs et des vêtements de toutes les vertus, comme il convient, fille et épouse très chère du souverain Roi. Dans ce miroir resplendit la bienheureuse pauvreté, la sainte humilité et l'ineffable charité, comme, avec la grâce de Dieu, tu pourras le contempler par tout le miroir. Considère, dis-je, le principe de ce miroir, la pauvreté de celui qui a été déposé dans une crèche et enveloppé de petits langes. Ô admirable humilité, ô stupéfiante pauvreté ! Le Roi des anges, le Seigneur du ciel et de la terre est couché dans une crèche » (4LAg 15-21). *Chaque jour... sans cesse... pour ainsi dire tout entière, intérieurement et extérieurement, te parer* : ce qui nous change continuellement, ce qui a l'efficacité de changer notre façon d'être dans la vie, dans les relations, c'est cet *intuere*, ce retour vers l'intérieur, cette recherche pour scruter, saisir, pénétrer dans l'intime secret du cœur humble, pauvre, aimant du Christ. C'est ce qu'ont toujours fait François et Claire. Porter attention à la façon dont Jésus a vécu alors qu'il était parmi

les hommes, les gestes qu'il a fait, les paroles qu'il a dites... chercher à pénétrer en profondeur ses motivations, son rapport avec le Père, son obéissance au Père, en s'aidant aussi des psaumes.

Un *habitus* de prière, de confiance avec l'intime du Christ. L'*Office de la Passion*, c'est cela, c'est ce demeurer avec Lui qui a façonné François et Claire. Mais pas seulement eux, il a façonné des générations de franciscains. Bonaventure a des textes très beaux, par exemple. Et nos saintes... Pensez aux *Douleurs mentales* de sainte Camilla Battista, à la bienheureuse Angèle de Foligno...

Vous comprenez ce que je cherche à dire ? Quand je lis l'Évangile, j'essaie de le revivre en partant du cœur du Seigneur, lorsque nous prions les psaumes, laissons-les nous faire comprendre les sentiments et les pensées qui étaient dans l'âme du Seigneur alors qu'il vivait certaines circonstances de sa vie. Et ce *chaque jour... sans cesse*. La « *Lectio* » du Christ est notre méthode de prière !

« Au milieu du miroir, considère l'humilité, du moins la bienheureuse pauvreté, les labeurs sans nombre et les peines qu'il supporta pour la rédemption du genre humain » (4LAg 22). Regarder l'ensemble de la vie du Seigneur, comment il a été dans la vie, fatigué, assoiffé, déçu, étonné, joyeux, sensible, patient, en colère, très doux... c'est sa façon d'être dans la vie, en l'assumant dans toutes ses facettes, qui nous a sauvés, qui a sauvé et racheté notre vie, ce que nous sommes en passant, c'est pourquoi il n'y a rien qui ne soit pas reconductible vers Lui.

Considerare nous permet d'intégrer ce qui est en train de se passer actuellement dans le firmament du dessein du Père, nous permet d'introduire notre petit morceau dans la grande mosaïque, morceau qui n'en n'est pas étranger.

Considerare, c'est participer à l'œuvre du Père qui, dans le Christ, dans son Corps, recompose l'histoire humaine brisée.

Mais c'est sur la croix que tout est accompli... « Et à la fin de ce même miroir, contemple l'ineffable charité par laquelle il a voulu souffrir sur le poteau de la croix et mourir là du genre de mort le plus honteux de tous. Aussi ce miroir, posé sur le bois de la croix, avertissait lui-même les passants de ce qu'il fallait considérer là : Ô vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur ! Alors répondons d'une seule voix, d'un seul esprit, à celui qui crie et se lamente : Dans ma mémoire je me souviendrai et mon âme en moi se liquéfiera » (4LAg 23-26).

Contemplare l'ineffable charité, l'humilité de l'amour, c'est le désir de l'amour de prendre la forme de l'Aimé, c'est la raison qui nous fait vivre ce même désir, en réponse au sien et qui nous fait prendre sa forme. Notre forme de vie.

Contemplare, c'est trouver le sens des choses, et non pas l'explication, mais le sens qui est la direction de leur accomplissement et la direction, c'est le Christ, c'est le Corps du Christ. *Contemplare*, c'est voir le Verbe de la vie naître dans le silence et dans l'obscurité, c'est toucher le pan du manteau du Seigneur de tous, pour que tous soient sauvés : dans la relation avec Lui, dans la relation entre nous, dans les petits signes, dans les choses vraies – celles qui demeurent – de notre vie.

C'est voir le quotidien ressusciter le Corps du Seigneur dans le pardon, dans le soin maternel, dans l'accueil de la vie sereine, humble et patiente.

Sr MARIA MADDALENA TERZONI, osc.

Monastero S. Lucia
Via S. Lucia, 5
06034 FOLIGNO (PG)